UNIVERSITE DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE et de PHARMACIE

ANNEE 1946 N° 105

PAUL VALÉRY

ET LES

FRONTIÈRES de la MÉDECINE

THÈSE

Pour le Doctorat en Médecine

Présentée et soutenue publiquement en Décembre 1946

PAR

M. MARCAILHOU D'AYMERIC

(Auguste, Louis, Alphonse, Charles)

Docteur en Pharmacie

Pharmacien Lieutenant-Colonel

au corps expéditionnaire d'Extrême Orient

MEMBRES DU JURY

MM. SENDRAIL — *Président.*

TAPIE

CAUJOLLE — *Assesseurs.*

FERRAN de la Faculté des Lettres

PLANQUES — *Suppléant.*

TOULOUSE

IMPRIMERIE MODERNE

22, rue Sainte-Ursule, 22

1946

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE de MÉDECINE et de PHARMACIE

TABLEAU DU PERSONNEL

DOYEN ..... MM. CALVET
ASSESSEUR ..... LEFEBVRE
Doyens honoraires ..... BARDIER, GORSE

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. DALOUS, ESCAT — MM. RISPAL, LAFFORGUE, ARGAUD — MM. MOOG, MERIEL, CAUBET — MM. MAURIN, RIBAUT, SERR

PROFESSEURS

Anatomie	MM. CLERMONT, VALLOIS
Histologie et Embryologie	N.
Pathologie interne	MOREL
Clinique médicale	TAPIE (J.), ROQUES
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	BOULARAN
Clinique chirurgicale et gynécologique	LEFEBVRE
Clinique médicale infantile et puériculture	SOREL
Clinique de neurologie et psychiatrie	RISER
Clinique ophtalmologique	CALMETTES
Physique biologique et médicale	BUGNARD
Chimie et Toxicologie	BRUSTIER
Hydrologie thérapeutique et Climatologie	MÉRIEL (P.)
Pharmacie	CAUJOLLE.
Matière médicale	VINCENT
Clinique obstétricale	GARIPUY
Physiologie	SOULA
Clinique chirurgicale du cancer	DUCUING
Clinique des Maladies des Voies urinaires	FABRE (P.)
Clinique des Maladies cutanées et syphilitiques	NANTA
Pathologie générale et médecine expérimentale	SENDRAIL
Histoire naturelle	DELAS
Médecine légale et Déontologie	PLANQUES
Bactériologie, hygiène et médecine sociale	ANDRIEU
Anatomie Pathologique	FABRE (J.)
Clinique Oto-rhino-laryngologique et Maxillo-faciale	CALVET

PROFESSEURS SANS CHAIRE

Physiologie ..... M. BAISSET, Obstétrique ..... GUILHEM

COURS COMPLEMENTAIRES

Cours d'obstétrique aux élèves sages-femmes	MM. GARIPUY
Cours d'anat. physiol. et pathol. élément. aux élèves sages-femmes	GUILHEM.
Histologie	CALVET
Chimie pathologique	VALDIGUIE (P.)
Chimie biologique	MONNIER (P.)
Chimie minérale	BLANC
Stomatologie	CADENAT
Physique pharmaceutique	AUVERGNAT
Dermatologie et Syphiligraphie	GARRIC
Législation pharmaceutique	BOUISSET
Microbiologie	BOUISSET
Clinique de la Tuberculose	MOREL L.
Anatomie	THOMAS, LAZORTHES
Parasitologie	GÉRAUD
Botanique et Cryptogamie	Mme DULUCQ-MATHOU
Chimie analytique	MM. BLANC
Médecine expérimentale	GÉRAUD
Pathologie chirurgicale	GRIMOUD
Hydrologie et géologie	ASTRE
Médecine opératoire	RIEUNAU
Médecine Sociale et du Travail	BOUNHOURE
Anatomie médico-chirurgicale	THOMAS
Pharmacodynamie	BONHOURE
Thérapeutique	LASSERRE
Pharmacie galénique	COUTURIER
Bactériologie	DARNAUD

AGREGES EN EXERCICE

Histologie	MM. MAYER
Médecine	DARNAUD, GERAUD, GADRAT
Anatomie	LAPORTE (J.), DARDENNE, LAZORTHES
Chirurgie	VIRENQUE, GRIMOUD, DIEULAFE, RIEUNAU, DAMBRIN (P.)
Obstétrique	GUILHEM.
Physique médicale	MARQUES
Chimie	VALDIGUIÉ (P.)
Ophtalmologie	BLANC, DIODATI
Secrétaire de la Faculté	DUCROS.

Le Faculté déclare n'être pas responsable des opinions émises par les candidats
(Délibération en date du 12 mai 1891).

UNIVERSITE DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE et de PHARMACIE

ANNEE 1946 N° 105

PAUL VALÉRY

ET LES

FRONTIÈRES de la MÉDECINE

THÈSE

Pour le Doctorat en Médecine

Présentée et soutenue publiquement en Décembre 1946

PAR

M. MARCAILHOU D'AYMERIC

(Auguste, Louis, Alphonse, Charles)

Docteur en Pharmacie

Pharmacien Lieutenant-Colonel

au corps expéditionnaire d'Extrême Orient

MEMBRES DU JURY	MM. SENDRAIL	*Président.*
	TAPIE	
	CAUJOLLE	*Assesseurs.*
	FERRAN de la Faculté des Lettres	
	PLANQUES	*Suppléant.*

TOULOUSE

IMPRIMERIE MODERNE

22, rue Sainte-Ursule, 22

1946

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A MON GRAND ONCLE, LE COMPOSITEUR

GATIEN MARCAILHOU D'AYMERIC 1807-1855

Chef d'orchestre des Bals de la Cour Impériale

Commandeur de la Légion d'honneur

Docteur en médecine

MEIS ET AMICIS

A MON PRESIDENT DE JURY DE THESE
M. LE PROFESSEUR MARCEL SENDRAIL

Avec ma gratitude admirative

AUX MEMBRES DE MON JURY DE THESE
M. M. LES PROFESSEURS JEAN TAPIE
CAUJOLLE
FERRAN
PLANQUES

Avec ma reconnaissance imprescriptible

A MON MAITRE LE DOCTEUR BOUNHOURE

Pour tout ce que je lui dois

A MES MAITRES DE LA FACULTE
ET DU VAL-DE-GRACE

PAUL VALERY ET LES FRONTIERES DE LA MEDECINE

AVANT-PROPOS ET PLAN

Paul Valéry et les frontières de la médecine... le titre de cette thèse, de cet essai doit être accepté sans équivoque ni méprise avec une série de propositions qui s'engrèneront, s'emboiteront progressivement, logiquement.

C'est avant tout, **une introduction à l'étude de la méthode de Paul Valéry**, avec, très souvent, prises de vue dans une Faculté de Médecine ; nul médecin ne devant ignorer Valéry pas qu'il n'ignore Descartes ou Claude Bernard, **trois noms,** trois étapes d'un Discours de la Méthode.

Mais notre systématisation sera une large vue médico-philosophique bien plus qu'une " observation " purement médicale, sans étude des antécédents ni examen psycho-pathologique " **diaphragmé** ", comme les essais de clinique littéraire de certaines thèses médicales, ou le thème courant de la maladie, catalyseur du génie.

Elevons le sujet : les médecins humanistes ne cessent point d'être des cliniciens de ce fait, au contraire. Deux médecins, Mondor et Soula, ont été parmi les meilleurs exégètes de Mallarmé, un médecin a succédé à Valéry sous la coupole. Chez Valéry, on l'oublie trop, le " maître à penser " par sa puissance d'abstraction unique, son universalité, " l'obstinée rigueur " de sa méthode et sa lucidité déconcertante, l'activité spirituelle, intellectuelle a dépassé **immensément** l'activité littéraire, c'est-à-dire le poète dont l'oeuvre en vers, merveilleuse mais restreinte ne fut, selon lui, **qu'exercices** selon sa **méthode.**

Et nous proposerons le fil conducteur, le fil d'Ariane pour lier nos chapitres en démonstrations et corollaires, soit le plan proposé :

Ire PARTIE : SITUER ET DEFINIR VALERY.

Chez Valéry, l'homme exceptionnel n'ayant pas d'histoire ni de biographie hors de son oeuvre, dans une vie toute d'ascèse intellectuelle, on ne peut passer sous-silence l'oeuvre et les secrets ressorts d'une oeuvre si consubstantielle à sa vie, d'où nécessité pour mieux éclairer, soutenir, élargir les chapitres suivants de **situer** et **définir** Valéry :

A. — SITUER :

1. Paul Valéry inconnu et célèbre.
2. Carrière paradoxale de Paul Valéry.
3. Définition négative : Valéry aux antipodes des Romanques.
4. Valéry anti-Pascal.
5. Valéry et Descartes ou le génie logicien français.
6. Valéry et la poésie pure.
7. Réponse à deux questions : Valéry est-il philosophe ? Valéry est-il bergsonien ?

B. — DEFINIR :

1. Définir Valéry : le problème valéryen.
2. Comprendre Valéry.
3. Valéry joaillier des mots.
4. Valéry et le Nombre d'or.
5. Préciosité et alexandrinisme valéryens.
6. La féerie valérienne.
7. La manière de lire Valéry.
8. L'oeuvre exigeante de Valéry ou la mystique du Moi.
9. Les maîtres de Valéry.
10. Le miracle valéryen.
11. La Comédie intellectuelle (titre d'ensemble de l'oeuvre valéryenne).

IIme PARTIE : VALERY CHEZ LES MEDECINS.

1. La médecine n'a ni frontière, ni limites, ni sujets qui lui soient étrangers.
2. La médecine n'a pas échappé à l'influence valéryenne (touchée de biais par le rayon valéryen).

3. Illustration d'exemple : Relations de la Littérature et la Médecine.
4. Le médecin Eryximaque ou Valéry en Epidaure.
5. Valéry paramédical ou l'idée fixe.
6. Discours aux chirurgiens de Paul Valéry.
   Président le Congrès International de Chirurgie, 1938.
7. " La Jeune Parque ", centre de l'oeuvre valéryenne.
8. " La Jeune Parque " et la physiologie.
9. " La Jeune Parque " et la Psychanalyse freudienne.
10. L'audition colorée dans l'oeuvre de Valéry.
11. Odeurs et parfums dans l'oeuvre de Valéry.
12. Paul Valéry et l'avenir de la médecine.

IIIme PARTIE ESSAI DE CLINIQUE LITTERAIRE.

Dans cette troisième partie, nous avons tenté de rédiger des observations sur " **le cas Valéry** "; observations originales puisque nous avons connu ce Maître, notre illustre ami et penchons notre ombre depuis plus de vingt ans sur les textes valéryens, ce qui nous permettra des **addenda** personnels aux commentaires innombrables et constants de Valéry.

1. Psychophysiologie de l'Amour, chez Valéry.
2. Le pessimisme valéryen : le Cimetière marin.
3. Le narcissisme valéryen.
4. Le nihilisme valéryen.

IVme PARTIE : CONCLUSIONS.

PREMIÈRE PARTIE

SITUER

I. — PAUL VALERY INCONNU ET CELEBRE

Paul Valéry est un auteur à la mode (une mode qui dure), comme le furent Bergson et Marcel Proust. Certaines femmes l'idolâtrent sans le lire, comme il y a eu de tout temps des snobs et des snobinettes, comme au temps des Incroyables et des Merveilleuses, ces Merveilleuses qui portaient un soupçon de chemise et un prétexte de robe, et se piquaient de Littérature, telles nos charmantes valéryennes qui ont supprimé la chemise comme une superfluité superfétatoire. Elles feuillettent Valéry, distraitement, rapidement avec une grâce désinvolte et le temps de cueillir un vers, d'entr'ouvrir une page, le temps dirait Valéry,

D'un sein nu'
Entre deux chemises.

Oui, exact... Mais dans un pays froid, en Alaska, en tout cas, pas au Sénégal... Léon Daudet, qui savait tout, ne voulait pas comprendre Valéry, pas plus qu'il ne situait Loti, mais il était volontairement paradoxal.

Paul Reboux, qui souvent salit ce qu'il touche, n'a jamais si bien écrit quand il écrivit, en 1926, cependant : Valéry offre ue gageure — un paradoxe pour la foule moutonnière, le lecteur moyen — **"c'est un poête inconnu et célèbre"** tout à la fois. Et il ajoute, à fleur d'esprit, sans méchanceté : "Paul Valéry, inclinons-nous très bas devant ce Maître... L'Académie l'a accueilli dans son sein. Cette vieille dame a de l'expérience. Elle doit savoir choisir. Cet essayste en vase clos, ce penseur délicat est une fleur rare qui ne consent à éclore qu'en des serres privilégiées..." J'ai voulu relire Paul Valéry, je me suis trouvé dans un grand embarras. J'ai téléphoné à son éditeur, vainement. Certains écrivains ont la fureur d'être connus... Paul Valéry, au contraire, demeure en coulisse. Que dis-je ? Demeu-

re dans son temple. De même que les Thibétains vénèrent un lama prestigieux qui ne se livre à la vue d'aucun fidèle, être d'élite presque Dieu, mais Dieu inconnu, quelques personnes honorent en Paul Valéry, le poête inconnu... Pourtant ce poête inconnu est célèbre. Voilà un des phénomènes les plus singuliers des Lettres françaises. Ceux qui ont pu se procurer un ouvrage poétique de Paul Valéry, en seule édition de luxe assurent que ce maître est un magnifique disciple de Mallarmé, qu'il écrit selon la prosodie régulière de Malherbe et la musicalité de Racine. Il donne à ses oeuvres un charme de plus, le charme de l'incompréhensible, la grâce souveraine du mystère. Il est égocentrique, bergsonien, géomètre, abstrait, métaphysicien, psychique, irradiant... Tels sont les termes de ses admirateurs dévots. Croyons-les, "sur parole, inclinons-nous, élevons nos âmes vers ce poête invisible comme Dieu et comme lui, impénétrable en ses desseins... Et restons des Philistins, des Béotiens, des Barbares..."

II. — LA CARRIERE PARADOXALE DE PAUL VALERY

Boutades de Paul Reboux... Paradoxe, mais la carrière de Paul Valéry offre un autre paradoxe. Carrière extraordinnaire. Il a conquis le monde à l'âge où Napoléon était mort...

Né à Sète, ce pays du cimetière marin, en 1871, corse par son père, de noblesse génoise par sa mère, il publia ses premiers écrits en 1889-1894-1898 puis entre 1898 et 1917 durant vingt ans, sommeil poétique du "Bel en Soi dormant", hiatus, incubation, méditation tissée de silence. Il a creusé en lui-même, avec deux violons d'Ingres, mathématiques, architecture.

Puis tout à coup, résurgence ("on a toujours un faible pour son fort", écrira-t-il malicieusement), tout à coup trainée de poudre, ascension brusque au zénith, en plein ciel, en pleine gloire irradiante, célébrité tardive automnale, mais éclatante, indiscutée, indiscutable. Ensuite, il a brûlé toutes les étapes, crevé tous les plafonds, atteint tous les sommets : Académie Française, 1925, au fauteuil d'Anatole France, et Grand-Croix de la Légion d'honneur, le sommet de la pourpre moirée de l'ordre Napoléonien enfin la Chaire de "Poétique" au Collège de France. Son oeuvre est comparée par Thibaudet, à l'action inattendue, rayonnante d'un fragment de radium. Son oeuvre,

dira Gabriel Hanotaux le recevant sous la coupole est "une des jouissances intellectuelles les plus fortes et les plus exquises de notre temps". Balzac a écrit : "La gloire est le soleil des morts". Oui, mais pas pour Valéry... immortel de son vivant, traduit en toutes langues, même en Extrême Asie...

Tout peut naître ici-bas d'une attente infinie
Un silence est la source étrange des poèmes.

Ces deux vers magiques semblent résumer l'incubation, la gestation valéryenne qui durera vingt ans.

III. — UNE DEFINITION NEGATIVE : VALERY AUX ANTIPODES DES ROMANTIQUES

Oui, car le romantisme est avant tout **"l'imagination créatrice".** Par bien des côtés, Valéry est un homme du XVIIIe siècle, avant Rousseau. Valéry voit dans la poésie directe, personnelle, confessionnelle des romantiques ce qu'il appelle **"poésie** impure", l'élément féminin de l'inspiration, l'appel aux larmes l'impudeur, le particularisme, "l'émotion viscérale". Pour lui tout ce qui est affectif est impur.

Précisons : Il appelle poésie impure ou élément impur du lyrisme tout aveu personnel, tout cri direct, toute inspiration facile, oratoire. L'oeuvre si **singulière** de Valéry est, par ailleurs, d'une poésie essentiellement réservée, "avare de sa clarté séparée" et Valéry a le dédain et le rejet du facile, il est mallarméen en cela car dit-il : "Le poète doit être le dernier des hommes à se payer de mots" car l'art est difficile... L'inspiration, il la dédaigne en vous disant : "la sybille ne saurait dicter un poème", et plus loin il écrira : "le talent sans génie est peu de chose, le génie sans talent n'est rien". Il préfère hautement la pleine lumière de la toute conscience aux troubles des transes, aux dictées de la muse, le **poeta faber** au **poeta vates,** car ajoute-t-il "l'idée d'inspiration contient ce paradoxe : 1° ce qui ne coûte rien est ce qui a le plus de valeur. 2° ce qui a le plus de valeur ne doit rien coûter. 3° être inspiré, c'est se glorifier de ce dont on est le moins responsable". C'est là, tout le **conflit** du naturel et de l'effort. De là, son ironie pour les Romantiques, les Harpistes du Sentiment, les échappés de la barque d'Elvire, les rêveurs à nacelle, les mages inspirés, les

"montreurs" de leurs plaies ou de leurs verrues, prenant leur coeur pour métronome.

Et il rejoint la thèse de Charles Maurras sur la féminilité du Romantisme, car, dit Maurras, le Romantisme est surtout féminin. Ecoutez-le : Hugo n'y échappe même pas. La femme sent et reçoit plus qu'elle ne crée. Le génie féminin est fait de réceptivité, d'impressionnabilité infinie. La femme est la voyante menée par le sens. Le Romantisme entraîne " même " chez les mieux organisès un changement de sexe. Chateau-" briand est une prodigieuse coquette, Musset une étourdie " vainement folle de son coeur, Baudelaire et Verlaine de vieil-" les coureuses de sabbat, Lamartine et Michelet des prêtresses " brûlées de leur Dieu. Le travesti sied aux Romantiques."

C'est du Maurras. Il y a de l'outrance, du dogmatisme. En ajoutant le correctif de Renan, que la vérité est nuancée comme le cou de la colombe, qu'il n'y a pas de vérité unilatérale, reconnaissons qu'il y a du vrai dans cette boutade.

En effet, quel est le dernier feu de Bengale du Romantisme ? C'est l'oeuvre de la Comtesse de Noailles, oeuvre belle comme un miracle, car les miracles ne se démontrent pas, mais outrancièrement romantique. Mais Valéry voit tout cela en bas, " du haut des glaciers de l'intelligence".

Oui, Maurras a encore écrit : " En amour comme dans l'art la femme a besoin d'être fécondée. Elle n'a jamais pu produire un génie vraiment créateur, l'équivalent d'un Rembrandt, d'un Beethoven, ou d'un Spinoza, d'un Shakespeare, ou d'un Molière", et Valéry s'étonne que la femme n'ait produit un seul grand compositeur de musique, dans ce domaine qui **devrait** être le sien essentiellement. Mais par contre lorsqu'on examina le crâne de Raphaël, on crut l'identifier avec un crâne de femme pour son instabilité sur plan horizontal, par le faible développement des condyles occipitaux et du maxillaire inférieur.

Raphaël... ceci compense cela et revers de la médaille du raisonnement maurrassien, avec ses inconséquences charmantes, sa spontanéité, la femme est plus près de la nature que l'homme, elle a des intuitions, des antennes qui nous manquent, sensitivité à fleur d'âme à fleur d'instinct. Les derniers vers de la Jeune Parque ne peuvent prononcés que par une femme, reprise par les puissances d'instinct après son effort insoutena-

ble. Ne peut-on pas préférer l'instinct à la glaciale et limpide raison, les irisations aux reflets miroitants ? Et s'il y a Valéry, il y a aussi Chopin, Chopin le plus féminin des auteurs musicaux, Chopin romantique flamboyant qui résume dans son oeuvre hyperesthésiée toute la névrose romantique, il y a Loti avec sa sensibilité d'écorché, "de nature femme et de nature chatte" a su écrire André Suarès, il y a Musset, que Barbey d'Aurévilly dénomme un " lilas foudroyé" et que Maurice Rostand qualifia de "Prince Phosphore de coeur volant" ou de "Mademoiselle Byron", il y a Lamartine qui est une "présence". Si Victor Hugo est une **"situation"**, Lamartine qui est un Prince si Victor Hugo est un milliardaire, comme l'écrira Valéry, qui reconnaitra qu'un siècle écoulé n'a pas exténué leur gloire, mais selon lui, cette poésie romantique agit, "comme le seul timbre du violoncelle qui exerce chez bien des personnes une véritable domination viscérale". Et retour de la balle par jeu de raquettes, ces auteurs féminins ont en dominante ce qui constitue le fond instinctif de la femme, le charme, ce mot qui convient tant à la femme, ce mot valéryen par excellence.

Avec son charme que nous complétons de toutes les parures de nos rêves, demandons à la femme de rester essentiellement femme, délicieusement inconséquente même, écrivant des oeuvres de grâce qui valent des oeuvres de force.

Don Juan serait de cet avis, il est vrai que ce n'est pas une référence car Don Juan était un déclassé, mais de nos jours les déclassés sont si nombreux qu'ils constituent une classe... et la punition de Don Juan philogyne fut qu'à force de changer de femmes, il éprouva une chose terrible, la monotonie du changement. Quel thème romantique... Don Juan...

Mais conclusion : Valéry et les romantiques ne parlent pas la même langue, Valéry ayant remis en question l'objet même de la poésie. Pour les romantiques, la poésie est chose du **coeur**, pour Valéry, chose **purement intellectuelle.** C'est le vieux dualisme des Dyonisiaques et des Apolliniens. Pour Valéry le coeur, muscle creux est le " **résonateur** " central, " arbitre des « différentes **importances,** la sensibilité est le ressort diabolique de la vie **instable** ».

On n'aborde Valéry qu'en faisant **table rase,** en oubliant que le XIXe siècle a subi l'influence dominante de Chateaubriand, ce fastueux ennuyé, Chateaubriand, maître de l'orgue

dont la caresse verbale de sa prose « **nombreuse** » est incomparable, Chateaubriand écrivant le génie du christianisme sur la table de nuit de Madame de Beaumont qui lui écrivait : « Vos phrases ont un goût de chair » (essentiellement romantique cette table de chevet). Chateaubriand qui hérita de Bossuet comme Flaubert hérita de lui, car en littérature, il n'y a pas de génération spontanée, on est le fils ou descendant de quelqu'un et mieux encore, la recherche de la paternité est autorisée. Opposer Valéry aux romantiques, c'est le définir par la meilleure méthode, celle des contraires.

Le XIXe siècle, nul ne contredira, a été le grand siècle de la poésie française, mais les dates sont arbitraires et comme le veut Maynial, le XIXe siècle poétique s'intercale entre **1820** (le Lac, de Lamartine) et **1920** (La Jeune Parque, de Valéry), deux poèmes antipodiques, l'un pour l'autre, deux rénovations différentes de la poésie.

Les grands romantiques, ces grands inspirés, ont créé un monde nouveau, Lamartine, luxuriant saule pleureur reste le plus grand des lakistes, Hugo, mieux qu'imaginatif, disons imaginifique, est un titanesque assembleur de mots. Vigny, roide cyprès à la pointe duquel chante un rossignol, Musset, rose rouge dont un scarabée dévore le coeur, Théophile Gautier, précieux et miniaturé arbuste japonais aux fleurs de corail, de grands poètes certes, mais bien plus fils de la femme que fils de l'homme.

Oui, mais ils n'avaient pas arrêté les bornes de l'art et après eux il y avait quelque chose à trouver dont la gamme de l'ultra-violet du Romantisme et même au-delà... Mallarmé créa, bien après, son algèbre verbale, puis Rimbaud, ce paradoxal Rimbaud, force neuve et ferment puissant dont l'influence est incalculable, puis Valéry, « poète de la connaissance » dont le pouvoir irradiant est inépuisable.

1820, 1920, dates qui ouvrent deux siècles si différents et qui cloturent, sons nouveaux, Valéry, poète aux antipodes de Lamartine, car pour Valéry, Lamartine est le poète romantique par excellence par sa divine facilité, son lyrisme « **essentiel** » Laissons parler Thibaudet. Lamartine est une nature, une présence de la nature, mais le terme de poésie a un autre sens que celui d'une nature, à savoir le sens d'un art, d'une technique. Ce sens, il le prend quand nous parlons de Malherbe,

de Racine, de Baudelaire, du Parnasse, **surtout** de Valéry, Dès lors, tout un hémisphère de la poésie doit se connaitre, se fermer, s'éprouver, se fortifier contre Lamartine. Il y a donc en poésie deux catégories coexistantes et nécessaires du complexe-poésie, la catégorie de l'inspiration et la catégorie de la technique : « côté Lamartine, côté Valéry ». Disons nettement ligne de partage des eaux.

Valéry, c'est la cérébralité en poésie. Elargissons : « Valéry « dépasse la littérature, car en poursuivant sans fin cette médi- « tation dont le but exclusif était l'éclaircissement de sa cons- « cience, il s'est fait un des héros les plus significatifs de « l'épopée intellectuelle du monde », a écrit Berne-Joffroy.

IV. — VALERY ANTI-PASCAL.

Pour bien comprendre Valéry, il faut savoir encore que Pascal est sa bête noire comme Beethoven était celle de Debussy. Pourquoi ?

Valéry est anti-Pascal parce que très cartésien. Il oppose la clarté cartésienne désincarnée à l'inquiétude pascalienne, car Pascal était un refoulé, un malade anxieux.

Il a reproché à Pascal sa belle phrase : « Le silence des espaces infinis m'effraye » trouvant que les deux épithètes éternel, infini alourdissent le texte en lui donnant sa couleur morbide, que ce texte est un cri de terreur, une exclamation romantique, un appel à la crainte métaphysique, chose plus grave encore, un trouble des nerfs, un trouble de la chair, une « **impureté** ».

Nous retrouvons ici Valéry opposant idée pure et sentiment. Valéry platonicien parlerait au contraire de la musique des sphères, de l'harmonie stellaire, de cette valse tourbillonnaire des étoiles, du nombre d'or, de leurs constellations dans ce fourmillement apparent.

Pourquoi ? Valéry se place du point de vue de Sirius, de l'objectivité.

Pascal mettant les choses à la mesure de son coeur, du point de vue de l'émotivité. Pascal dit pourquoi ? — Valéry dit comment ? — Ici Pascal ne sait pas dégager son esprit de la gangue charnelle des raisons du coeur, de l'ordre du coeur. Valéry n'a pas voulu, lui, transformer son tourment intellectuel en angoisse morale. Apparemment il est sereinement agnostique par scrupule intellectuel et mal aigu de la préci-

sion — mais n'était-ce pas un alibi ? —. La probité de Valéry nous empêche de le croire. Valéry déclare, "qu'il craint encore plus le connu que l'inconnu, que pour lui la mort est une surprise que fait l'inconcevable au concevable". On ne sent pas le frisson.

Le scrupule intellectuel arrête Valéry au seuil de ce mystère. Pascal, lui, est essentiellement antipathique "parce qu'il joue de la mort" (sic) en virtuose qu'il est "sur cet instrument émouvant". L'émotion parait au poète, "moyen défendu", arme déloyale et il parodie Pascal en paraphrasant le moi haïssable... "Mais il s'agit de celui des autres".

Mais artiste, Valéry ajoutera plus tard : "Pascal a de beaux noirs et les a cherchés et je vois bien qu'il les a trop bien trouvés. Il parle en poète des "noirs" de Pascal comme des bleus de Breughel de velours ou des gris perle de Corot.

Mais les avertis ne s'y trompent point. Il y a profond antagonisme. **"L'infini dans les cieux"** et **"Les Etoiles"** de Lamartine, harmonie ubéreuse comme une voie lactée, sont des méditations pascaliennes comme la **"Jeune Parque"** est méditation bergsonienne. La détresse valéryenne d'une inflexibilité désespérée est sans recours ni extériorisation car pour lui, "tout ce qui est affectif est obtus". ce nest certes pas lui qui aurait désiré que Racine eut changé le titre de "Phèdre" en celui de "Damnation de Phèdre" pour plus de pathétique et de janséniste inquiétude...

Subtilité... car ici nous pesons des diamants de gouttes de rosée sur des balances de toiles d'araignées.

V — VALERY ET DESCARTES OU LE GENIE LOGICIEN FRANCAIS.

Leur aventure intellectuelle les rapproche par les mêmes recherches de rigueur, précision, perfection de leur " pensée-langage " avec : 1. idée de méthode. 2. d'opération distincte. 3. d'Univers quantitatif (système de choses mesurables).

Mais Valéry a élargi Descartes par son scepticisme, n'a point réservé morale ni Dieu (son agnosticisme est plus net), sa rigueur plus hors du coeur et de la raison et il a ajouté cette préoccupation des modes de génération de nos pensées. Berne-Joffrey a différencié leurs découvertes respectives :

1°. — **Découverte** de Descartes dans le domaine mathématique **géométrie analytique** ou géométrie étudiant correspondance des figures géométriques et équations algébriques.

2°. — **Découverte** de Valéry dans le domaine de la pensée : **Pensée analytique** ou avantages que trouve un penseur à ne pas chercher ses idées directement mais par intermédiaire de phrases et de mots, d'où la valeur précieuse du texte élaboré, de la texture de la phrase, de la forme choisie, des combinaisons verbales des mots nettoyés ou revalorisés.

Valéry et Descartes, c'est la transparence du génie français, du génie logicien car les Allemands sont métaphysiciens, les Anglais moralistes, les Français logiciens (comme tempérament philosophique).

On a dit que Lamartine, c'est tout ce que Racine avait dans le coeur. Valéry, c'est tout ce que Descartes n'a pas nuancé, un Descartes **méditerranéen** venu après Goethe et qui aurait eu le génie poétique de Lucrèce.

En résumé :

1°. — Paul Valéry est — pour employer le style de Nietzsche — une **volonté d'intelligence** possédée du démon de la **lucidité.**

2°. — Paul Valéry a révisé les notions, les valeurs tour à tour **critiquées, rejetées** ou **repensées,** avec en sus, une volonté de **relativité généralisée** évoquant Einstein.

3°. — L'idéal valéryen est non un système mais une **méthode,** organisation méthodique de l'esprit, fait de contraintes volontaires, d'attitude intellectuelle **rigoureuse.**

4°. — Paul Valéry anti-mystique, a créé une " **mystique du Moi** ".

5°. — Revisant les valeurs du langage par un nettoyage des situations verbales, Valéry aboutit logiquement à une **éthique de la forme.**

6°. — La pensée de Valéry, oeuvre d'une intelligence " **désolée** " conduirait à un nihilisme désespéré, pur d'une pureté inhumaine s'il n'avait trouvé un refuge constructif, l'art ; la plus belle oeuvre d'art devrait être, écrit-il, notre propre existence spirituelle (intellectuelle).

Et si si désespéré il fut, ce fut un désespéré d'une exquise pudeur.

" Que de prétextes, de paralogismes, d'excuses, fécondi-
" té, ingéniosité, pour continuer à vivre ! Pour abattre les rai-
" sons péremptoires d'annihilation qui surgissent de tout, qui
" donnent à l'individu la sensation ou d'inutilité ou du man-
" qué ou du dépassé (Valéry).

Aveu d'une grave déception personnelle, sans doute, mais surtout, résultat d'une expérience dont la portée est générale. L'abus de la réflexion abstraite, l'effort prolongé de la conscience de soi, l'excessif dépouillement des illusions qui enrobent l'intelligence humaine en même temps qu'elles lui servent de milieu naturel et de soutien nécessaire ont pour effet d'égaliser toutes choses particulières et concrètes en les repoussant au fond d'une perspective d'où elles apparaissent décolorées comme la fin d'une trop longue vie, les joies frivoles de l'existence.

Il a manqué peut-être à Valéry, dans son oeuvre si probe et si nettement objective, l'inquiétude religieuse, humaine, plus qu'humaine, l'accession à ce que Louis Bertrand a dénommé magnifiquement les " **réalités surnaturelles** ". En vain cherche-t-on dans cette oeuvre, **le célèbre** " **finale** " de Bergson, beau comme la chevauchée des Walkyries sur l'élan vital et " sa charge entraînante capable de culbuter bien des " obstacles, même peut-être la mort... ". Torche d'or de l'espoir au bord de l'abîme infini.

VI. — VALERY ET LA POESIE PURE.

Poésie pure : accord des mots valéryens. Le mot a fait fortune. On l'a appliqué surtout à Mallarmé. Jean Royère, Byzantinement, l'Abbé Brémond nuageusement, François Porché didactiquement, ont discuté sur le mot et la chose. Tout cela reste confus.

Définissons : La poésie pure, celle de certains poèmes de Valéry c'est la poésie aux confins de la musique, la poésie qui chante au lieu de parler et de peindre — celle qui ne peut être ni transposée ni traduite en prose tant son essence s'évaporerait — c'est la phrase qui se suffit à soi, qui a plus de musicalité que de sens, c'est le vers avec son accompagnement secret, le vers qui rêve et prend des ailes, le vers qui

suggère au lieu de raconter et de décrire, c'est la gratuité pure en poésie, l'expression de l'inexprimable par la magie incantatoire du rythme, le halo irisé du vers, l'architecture du vers. Chaque lecteur "**recrée le vers ou n'y trouve que ce qu'il y met**". Voilà dans cette dernière phrase donnée par Valéry la définition essentielle de la poésie pure.

Pour Valéry il existe entre la prose et la poésie le même rapport qu'entre la marche et la danse, la marche a but précis, la danse n'ayant une fin qu'en elle-même.

La prose a pour limite l'algèbre, la poésie le chant le sens n'est pas toute la fin du poème d'ou légitimité d'une pénombre ou d'une certaine obscurité. Ainsi Valéry poète et Valéry prosateur jouent sur deux instruments différents. Il est de beaux vers non réfléchis et à résonances magnifiques alors qu'en prose, "une démonstration ne chante pas", et par contre "on ne résume pas un poème sans le détruire", écrit le poète qui a retrouvé la musicalité et la fluidité racinienne, à travers Mallarmé, comme on retrouve un secret.

La poésie pure ne définit pas Valéry. Et s'il faut trouver une épithète adornante et adéquate pour qualifier certains auteurs disons Lamartine, ou **la poésie même**, Ravel ou la **grâce amusée,** Paul Dukas ou **l'intelligence amoureuse,** Chopin ou le **romantisme flamboyant,** Musset ou le **dolorisme amoureux,** Loti ou le **Don Juan de l'exostisme,** disons Valéry ou la Subtilité — car "De Subtilitate" est le titre de son oeuvre éparse, cette comédie intellectuelle aux diaprures si versicolores.

La poésie pure est intraduisible. La preuve qu'il y a autre chose que la poésie pure dans Valéry c'est l'aveu du grand poète **Rainer-Maria-Rilke,** dont la "félicité entre toutes les félicités" (sic) fut celle de traduire Valéry en allemand et ajoute-t-il : "j'étais seul, j'attendais — toute mon oeuvre "attendait, un jour j'ai lu Valéry — j'ai su que mon attente "était finie". (Rilke — cité par Berne-Joffroy) — On ne peut plus rien ajouter.

VII. — REPONSE A DEUX QUESTIONS : VALERY EST-IL PHILOSOPHE ? — VALERY EST-IL BERGSONIEN ?

Questions insidieuses — Valéry se défend d'être philosophe. Cest un essayste et **avant tout** un **poète.** Il n'a pas écrit de **traité** de philosophie ne voulant pas proposer un **système** plus ou moins cohérent ou il y aurait eu des soutènements artificiels ça et là car, écoutez-le : " la pensée est " discontinue et nous ne pensons bien qu'accidentellement, " l'homme est tissé de contradictions, la vie a quelque chose " d'un accident qui s'est fait des lois, un esprit véritablement " précis ne peut comprendre que soi et dans certains états ". Selon lui la vanité de la philosophie est démontrée par la pluralité des systèmes. Quant à la métaphysique, ce n'est qu'une fenêtre **ouverte trop haut,** mieux dirons-nous, un vitrail qui ne s'ouvre pas. Reste la psychologie qui dit-il ne voit que **" l'extérieur de l'intérieur ".**

Aussi avec quelle ironie blessante parlera-t-il des philosophes et de leur **mandarinisme disputeur**, ajoutant : " leurs " énoncés ne sont qu'abus de langage et leurs solutions celles " que l'on veut. Il n'y a pas de philosophie. Il y a un art des " idées, un art de l'ordre des idées. C'est tout. Et... la philoso- " hie, ajoute-t-il, n'offre ni découvertes, ni indépendance, ni " remèdes ". Quant à l'Histoire, Valéry ne s'extasie pas davantage devant Elle et reproche aux Historiens d'être restés des **" littéraires ".** Il n'y a pas d'Histoire, il y a un **" art historique "** terme décoratif et dédaigneux à la fois. Selon lui l'Histoire n'offre ni vérité, ni suffisance, ni enseignement. La règle du jeu est à trouver, l'algèbre historique est à découvrir car, les événements ne sont que " **l'écume des choses** " et l'Histoire ne nous apprend que les historiens.

Poète-philosophe ? — Valéry rejette la double épithète car, dit-il, il y a alors confusion, **même pour Vigny** car, on confond dans ces cas un peintre de " **marines** " avec un capitaine de vaisseau. Philosopher en vers ce fut, et c'est encore vouloir jouer aux échecs selon les " règles du jeu de dames ".

Question plus brulante, Valéry est-il bergsonien ?

Il est bergsonien sans le savoir, sans avoir lu Bergson (il me l'affirma personnellement) et ceci réfléchissons est tout autant à la gloire de Valéry que de Bergson, ces deux esprits

se sont rencontrés sans le vouloir exprimant en deux langages différents. " **deux intuitions analogues** ".

Mais n'oublions pas que si Valéry est penseur " il n'a " jamais dépassé la marge où le penseur gêne le poète ".

Aussi nous suivons sans réserves Henri de Régnier quand il nous parle de la souple universalité de l'intelligence de Valéry et Bergson lui-même qui par contre a du lire Valéry puisqu'il a écrit : " Ce qu'a fait Valéry devrait être tenté '.

Le seul héros de l'oeuvre valéryenne, c'est Valéry lui-même dévoilé dans son " **Faust** ", Teste, Léonard, la jeune Parque, Narcisse, Faust furent les masques successifs, mais **Faust est le résumé**, la conclusion de son oeuvre : " Valéry rêvé par lui-même ", Jean Paulhan l'a formulé avec concision pour définir Valéry : " Esprit **non pas penseur**, mais **pensant** " autrement dit Valéry **méthode** et non système. Valéry se retirant au centre lumineux de sa conscience pour en régler le fonctionnement, ne s'intéresse qu'à lui-même, au lieu d'échafauder une philosophie béquillarde et d'entreprendre une lutte contre des ombres.

PARADOXE. — Cet ennemi des philosophes, des métaphysiciens n'admet qu'un seul " noumène ", une seule chose en soi : la conscience de soi. Ce phénoméniste, ce relativiste n'admet qu'un **absolu** cherché en lui-même : l'intelligence en tant que connaissance de soi-même, abstraction individuelle comme cet incroyant n'admet qu'une Idole : l'**Intellect** qui seul nous permet d'atteindre **l'Etre.**

II. — DEFINIR.

1) — DEFINIR VALERY — LE PROBLEME VALERYEN

Certains critiques qui ont voulu tout schématiser ont écrit : Paul Valéry c'est le poète de l'intelligence, de la vie intellectuelle, de la " **connaissance** ". A défaut de formule nuancée on s'en contente sans vouloir le démontrer.

C'est cela grossièrement mais c'est mieux que cela car Valéry a apporté quelque chose de nouveau, des " **sons nouveaux** ", quelque chose d'inconnu avant lui, unique comme l'introspection bergsonienne : l'observation intérieure et sa méthode.

En résumé une transformaton du **but,** de la **substance** et du **goût** poétique avec une rare perfection formelle.

Le sujet de l'oeuvre de Valéry c'est **non** point les **choses de l'intelligence** mais **l'intelligence elle-même,** son ressort secret, un regard tourné en dedans de nous-mêmes. C'est non point les idées mais le **drame intellectuel.** C'est une création non plus d'émotions, d'états, de sensibilité, mais de perceptions spirituelles, car dit-il, " il n'est de poésie que de l'intellect ". Là est son génie et sa limite à la fois. Il a tenté en poésie l'aventure d'une réforme absolue, d'une révolution constructive.

Qui es-tu et comment connais-tu ? Voilà tout le problème valéryen. Voilà son fief, son originalité, l'unité de son oeuvre et cela court comme une sève luxuriante dans tous ses écrits, vers et prose. Avec Valéry il ne faut pas prendre la paille des mots pour le grain des choses, disait encore Leibnitz.

Avant lui le lyrisme avait trois thèmes, trois sources : Nature, Amour, Mort. Avant lui, la poésie était un beau **"tissage humain".** Lui, s'est plus préoccupé de la **machine à tisser** que du tissage (Noulet), de l'attention à porter sur l'objet, bien plus que de l'objet de l'intériorité intellectuelle, de l'édification intérieure du méconisme de l'esprit et aussi de l'accord de l'intelligence avec l'âme du monde (exhaustion valéryenne). Le vrai chef-d'oeuvre de Valéry, c'est Lui-même, sa conscience de lui-même.

Quand on a compris ceci, la **clarté** inonde son oeuvre et alors détruisons le préjugé, Valéry **n'est pas** un auteur **obscur,** Valéry est un auteur **difficile,** ce n'est pas la même chose. Valéry a cherché à se connaître, à être "clairvoyant de soi-même", à sauter par-dessus son ombre. Son oeuvre, corde tendue rend des sons **purs** mais aussi d'un timbre **rare.**

Cette oeuvre **volontaire,** d'une beauté **singulière,** sortilège musical et algèbre subtile est gonflée de sens avec densité de diamant, une " substance adamantine" écrira Albert Thibaudet. Cet extrémisme de l'intelligence réclamait pour se manifester les dons d'expressions les plus séduisants. Valéry reçut cette grâce sensible.

Mais n'oublions pas que la poésie n'est pas dans l'oeuvre de Valéry que son plus bel effort constructif, que son oeuvre **débordante** est avant tout la recherche d'une méthode commu-

ne à toutes les opérations de l'esprit, que l'on distingue les unes des autres commodément mais arbitrairement comme si mathématiques, sciences, médecine, philossophie, arts, étaient irréductibles alors que le problème est de rechercher les lois universelles de la vie intellectuelle si déversifiée.

Valéry, écrivait Paul Lorenz, nous a sauvés de la " facilité, " du désordre et du délire en nous enseignant la discipline " intellectuelle, le travail conscient, le refus, le sacrifice par " l'extrême attention qu'il applicait à la forme, par les vertus " qu'il exigeait, il modelait obscurément notre âme car il savait " que les scrupules de forme deviennent tôt ou tard des scru- " pules de fond." Et Valéry devient ainsi largement humain, au-delà de l'algèbre des mots qu'on lui attribue parfois étroitement. Ce serait restreindre aveuglément son audience et méconnaître son **immense** influence... Valéry a excédé presque malgré lui, son rayonnement par la pureté même de son intellectualisme.

II. — COMPRENDRE VALERY.

Comprendre Valéry, c'est avant tout différencier et nuancer deux verbes : **Etre** et **Exister.**

1° **Etre,** c'est acquérir cette lucidité meurtrière, glaciale, cette clairvoyance de soi-même qui est "la note profonde de l'existence", la connaissance du moi **pur** et **nu,** atteindre la permanence fondamentale, l'au-delà psychique individuel, la généralité abstraite, l'absolu de la conscience, **l'invariant** de la vie intérieure. L'homme porte en lui de quoi se dépasser lui-même.

2° **Exister,** c'est se sentir vivre dans le monde des apparences, se sentir accidentel, éphémère, passager, particulier relatif et imparfait, **très contingent.**

C'est goûter l'enchantement délicieux de la vie, ses " répétitions inlassantes, jouir de ce miroitement qui se joue à la surface des choses.

C'est clair, d'un côté **généralité** (être) de l'autre particularité (exister) mais constamment, hors des rares heures d'introspection de l'analyse valéryenne et dont on ne peut soutenir l'attention desséchante, constamment sur le plan de la

vie courante et surtout en amour quand on veut plaire et posséder notre personnalité se travestit d'accidentel, on n'est presque jamais soi-même, nous sommes engaînés dans ce que Bergson dénomme le moi " **social** ", le moi empirique, on leurre et on se leurre (thème de la danse devant le miroir de François de Curel).

Donc résumons et frappons la formule au burin :

Etre c'est se généraliser, exister c'est se particulariser.

La connaissance dit Valéry, " c'est ce qu'il faut produire " par l'esprit pour que **soit** ce qui **est**, le moi pur, le moins " personnel doit être le même en tous et l'universel en chacun ".

Et nous comprendrons ce qu'est Monsieur Teste, le héros valéryen. Monsieur Teste c'est l'homme réduit à son " intellectualité pure ", c'est l'intelligence qui arriverait à se posséder elle-même. C'est l'homme qui **aurait** toutes les réserves potentielles, les polyvalences humaines, virtuelles encyclopédiques mais qui ne veut se perdre en divergeant, qui ne veut que converger vers la " culture pure de l'intellect ", point central de départ de toutes les oeuvres et donc de tous les chefs-d'oeuvres de toute espèce. C'est le mythe de l'universalité de la connaissance, c'est **l'impossible** Léonard de Vinci au XXe siècle. Teste quelle tension exténuante et quelle attention sur soi !

Un idéal doit être possible mais non réalisable pour être un idéal. Teste n'est pas viable mais il reste pour Valéry un idéal, un archétype intellectuel, " insulaire " éminemment dans la solitude et son orgueil intérieur. Omnivalence, omniscience ? Ecoutons Valéry : " Enorme en regard des capacités " mnémoniques la masse des connaissances humaines est " cependant minime en regard de tous les faits et de toutes " les lois dont notre esprit peut se suggérer par une sorte " d'esquisse très vague que l'univers est en tissu ".

Paradoxe valéryen. — La poésie dite impersonnelle de Valéry est encore plus personnelle que la poésie romantique puisqu'elle a pour objet le **moi absolu,** l'intellect pur, le conscient et Valéry ennemi des métaphysiens réalisa une poésie **cosmique** et métaphysique puisque nous ne pensons atteindre l'univers, " réalité spirituelle ", penser l'univers que par réflexion sur nous-mêmes par les tréfonds de notre intérieur,

Ici le moi profond se confond avec le monde, l'Etre du panthéisme hindou, le moi universel dont nous ne sommes que des infimes éléments de dispersion, indépendants les uns des autres par le rythme de nos durées individuelles. Métaphysique du poète, métaphysique du quant à soi valéryen.

III. — VALERY, JOAILLIER DES MOTS.

Les mots ont leur densité, facettes réfléchissantes, creux ou teintés selon notre richesse intérieure, monnaie courante ou gemmes, grains de sable ou diamants, selon l'usage. Il est des mots chers à Valéry, ses maitres mots : pur, charme, extrême, exquis, espèces etc.

Le mont **pur** surtout, avec son sens philosophique nous le trouvons à chaque pas dans son oeuvre et pour notre part l'avons décompté soixante-douze fois dans son oeuvre versifiée.

C'est le mot valéryen par excellence, la **note bleue** de son oeuvre " dense ", la lumière blanche et dure dont elle rayonne et qui s'irise selon notre réceptivité ou les " incidences de nos regards.

Et c'est le mot dont Bergson fut hanté à son tour.

Comme Bergson, Valéry parlera de la " **pure durée** " ce moi invariable et éternel qu'il faut atteindre hors du mesonge de la personnalité, de l'instantané continuel des faits psychiques et opposition avec le temps chronométré arbitraire.

Ce prodige de pureté valéryenne produit une oeuvre incorruptible, inaltérable...

Un autre mot est constant : charme. Il est le titre de son recueil de poèmes de 1918 à 1922 mais dans un sens spécial " **charmes** " du pluriel latin **carmina** étymologiquement incantation rythmée. Valéry a tout dit d'une chose quand il écrit " **puissance de charmes** " charme ce mot féminin, ce mot qui convient tant à la femme et désirant faire oublier le mot sex-appeal si effrontément freudien.

Valéry a par contre horreur des mots âme, raison, nature, vie, profond, mots **perroquets,** imprécis ou usés, extérieurs, insuffisants, affaiblissants, bons pour causer, fausses notes et mots si riches de sens qu'ils le sont trop. Valéry les écarte travaillant avec le dictionnaire des rimes de Clédat comme

Victor-Hugo avait en main le dictionnaire de Moreri et Mallarmé celui de Lanneau.

Le ton rare chez Valéry est dû à ce choix de mots, Valéry dont (l'oeuvre peut être comparée à une orchidée de forçage de serre comme celle de Jean Lahor est une turquoise hindoue.

Au fond, oeuvre de mosaïque savante et de multivalences, oeuvre de choix de mots, choisis parmi les mots de tout le monde mais revisés, nettoyés. Le dictionnaire est pour les mots un herbier où ils vivent desséchés, le poème est leur **sertissure,** leur **monture** précieuse, mais pour Valéry la poésie est aussi, " l'art de traiter les mots comme ils le méritent et " la volonté de ne pas se laisser manoeuvrer par les mots ". Valéry, quels fins éclairages et quelle perfection celée !...

Mais les mots sont les pierres de l'édifice et il est solidement construit : " Heureux les auteurs qui arrivent à sous- " traire un peu de durée à la mobilité des choses de l'esprit " pour transformer ce qui passe en ce qui subsiste et créer " ainsi une oeuvre éternellement présente ".

IV. — VALERY ET LE NOMBRE D'OR.

Parmi tant de multivalences, Valéry eut trois violons d'Ingres : mathématiques, musique, architecture, les trois s'engrènent.

Il faut une âme musicienne pour comprendre l'architecture car il y a parmi les édifices nous dit le poète, les muets, ceux qui parlent, ceux qui chantent. L'architecture lui doit quatre oeuvres : **Le paradoxe sur l'architecture** (1891) le **dialogue d'Eupalinos,** les poèmes **Sémiramis** et le **Cantique des Colonnes.** Architecture art le plus asservi à la matière, art le plus essentiellisé, ces deux extrêmes se rejoignent — la musique est ce que Schopenhauer dénommait la " vapeur de l'art ", l'art qui se déroule dans le temps au point d'en permettre une définition du **temps,** l'architecture étant par contre une musique gelée, ces deux arts se rapportant à nous directement, sans intermédiaire d'images (peinture) ou de mots (poésie).

Ils nous **enveloppent** de leur construction stable (architecture) ou mobile (musique) nous assiègent et nous font pénétrer en eux. En outre musique et architecture se rapprochent des combinaisons mathématiques, des jeux calculés du nombre et de l'espace. Mais s'il y a un modèle unique de beauté englo-

bant aussi bien un beau monument une belle sculpture, une belle symphonie, un beau poème ou est le critère commun, l'essence du plaisir esthétique ?

Pour Valéry la solution est dans cette grande pensée de Pythagore si souvent vérifiée par la science moderne que le monde est régi par les **Nombres.** En effet des formules mathématiques peuvent exprimer certaines formes élémentaires et symétriques, telles circonférence, ellipse, méandres — couleurs et sons sont vibrations d'intensité mesurables, les proportions peuvent être traduites par des rapports de nombres mais nous balbutions encore et sommes loin du temps où tel motif de symphonie wagnérienne, tel tableau de maitre, pourra être traduit en équation. Pythagore est toujours debout...

Ici nous sommes au seuil à peine dépassé, du mystère à peine dépassé depuis Pythagore. En art, des oeuvres belles d'un consentement unanime obéissent aux lois du Nombre d'or — proportion dorée, règle d'or, proportion divine des grecs — qui régit tout plaisir esthétique.

Et il y a là une clef d'harmonie universelle, s'appliquant aussi bien aux Pyramides qu'au Parthénon et à nos cathédrales forêts géométriques du rêve, qu'aux fugues de Bach et aux Sonates de Beethoven, la musique étant l'art du Nombrable par excellence, Pythagore, Platon dans la Timée, Vitrave Léonard de Vinci, Mathila Ghyta, Théodore Fechner puis Valéry ont été tour à tour les théoriciens du Nombre d'or, souci passionnant de l'infini esthétique et de la mystique pythagoricienne des Nombres. Rythmes sonores et rythmes de l'espace, musique et architecture relèvent parallèlement de la mathématique grecque et de la même théorie symphonique.

Il y a quelques années nous consacrions nos efforts à une étude sur la valse romantique française créée par notre grand oncle le compositeur Gatien Marcaillou d'Aymeric (1807-1855), auteur d'Indiana (1840) dont Saint-Saëns avait dit : " Cette " valse modèle du genre conserve une fraicheur de rose au " coeur mouillé ". La valse perpétuelle création de l'éphémère est en effet la danse cyclique par excellence, la danse eurythmique, l'archétype de la danse résumée par la formule pythagoricienne identité dans la variété, enchainement des proportions, analogie recurrente.

Valéry auquel nous demandions un avant-propos pour

notre ouvrage nous envoya cette merveille, ce **cristal taillé** :

" La valse est un peu plus qu'une danse... Elle est époque.
" mal délicieux d'un temps, vertige et vol de toute une
" Europe évanouie. Ce nom sans rime est un des mots les
" plus heureux et les plus élégants qui soient.
" Il faut lui associer le nom du musicien qui le **premier,**
" fixa le type de cette loi des mouvements tourbillonnaires
" et donna l'âme du rythme à tant de couples Marcaillou.
(Paul Valéry)

Mais revenons à des thèmes moins tendus, que ces arpèges de cristal dans le sillage de la valse, la valse harmonie mouvante et tournoiement rythmé, métaphysique de rossignol...

V. — PRECIOSITE ET ALEXANDRINISME VALERYENS.

Gustave Lanson a parlé du **gorigorisme** de Valéry et le rattache par certains côtés, lui, disciple de Malherbe pour la contrainte de la forme aux **précieux** du XVIe siècle.

Il y a du gongora dans Valéry, avec la première strophe de **la Ceinture,** il y a du gongora et du marini dans **les Pas, la fausse morte, les grenades,** etc. Benserade et Voiture auraient aimé ce maniérisme charmant, style " Salon bleu d'Arthénice ". De même le rattachement du style dit **obscurité,** scintillement de diamants dans l'ombre, jeux nuancés de reflets de perle, rattachent Valéry à Lycophron d'Alexandrie, Jean de la Croix, Maurice Scève et Mallarmé. C'est la filiation.

De là, les termes alexandrinisme et byzantinisme de Valéry décernés avec un sens péjoratif par Julien Benda notamment. Nous n'employons ces termes que dans le sens laudatif caractérisant certains côtés de la poésie valéryenne, riche en facettes.

Valéry inclassable est difficile à définir. C'est, dirons-nous par une opposition toujours à **l'ionique** Lamartine, un dorique parfois précieux. Il y eut à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, en Littérature et dans les arts, un regain de ce que les Grecs décadents dénommèrent alexandrinisme. La littérature grecque devint plus individuelle, plus cosmopolite, plus raffinée, plus artificielle et artificieuse. C'est l'ultra-violet de la gamme.

L'alexandrinisme est une forme variée, brillante, très savante mais décadente avec les recherches d'un art subtil, ingénieux, portant des qualités secondaires à la perfection, l'art pour l'art, la concision, la brièveté, le joyau qualitatif, la pièce d'anthologie un grand livre et un grand mal, disait Callimaque). Ainsi définis, combien d'alexandrins vivent de nos jours

Et en musique, ne parle-t-on pas des dissonnances recherchées comme des truffes, de scepticisme musical à la Ravel, de brisures savantes, des barres d'intervalle, de poussières de sons irisées à la Debussy, de tâchisme et de pointillisme musical. Art raffiné de purs délices.

N'y a-t-il pas aussi un délicieux byzantisme de Gustave Kahn créateur du vers libre mais rappelant l'art de Gustave Moreau avec ses enluminures sur large échelle, sa prédilection pour les poussières d'or et les cendres violettes...

Nous avons assez défini Valéry pour voir combien il rentre parfois et combien il échappe surtout à l'alexandrinisme et au byzantisme. La rose des vents à des pointes d'orientation multiples, des rhumbs versicolores, le cristal taillé à tant de facettes. Valéry fut de son temps mais il devient classique tant il a dominé son temps (humanisme éternel des grands classiques). Oeuvres de grâce et oeuvres de force, préciosité et substance, ciselures et solidité, densité et transparence, ellipse et musicalité, tout s'amalgame en lui dans une oeuvre fortement "**singulière**" et si hautement **différenciée**, admirable...

VI. — LA FEERIE VALERYENNE.

Mais admirer n'est rien. Il faut savoir "**démonter**" le mécanisme de notre admiration. Admirons soit la qualité de cettte oeuvre délicieusement elliptique, la perfection de son écriture, la **subtilité** de sa pensée, son dédain du facile, du poncif, son art chatoyant, cette lente découverte des mondes cachés. Sa langue est sensuelle, précieuse, chargée d'images neuves, dotée de mots élus ou nettoyés ou repesés, ductilité des alexandrins, choix heureux d'octo ou de décasyllabes, brisure savante d'anacoluthes, allitérations délicieuses, richesse des rimes.

Insistons sur cette trouvaille valéryenne, **le velouté de l'abstraction,** la cristallisation des choses abstraites. D'où son

oeuvre, n'est jamais poésie pure, ni métaphysique pure. Cet enchantement complexe est " **irressemblable** " ailleurs... Mais tout cela Valéry l'a dit mieux que nous : " trouver n'est rien. " le difficile est de s'ajouter ce qu'on trouve ". Et toujours mécontent de son oeuvre, Valéry se retouchait sans cesse. Pour exemple choisissons un poème de seuil facile : Féerie.

Féerie... ce poème qui a des transparences de pierre de lune, des délicatesses de verre irisé n'a pas besoin de commentaire. Redonnez seulement au mot de la fin, **fable**, la synonymie de féerie car, cette féerie nocturne, cette incantation lunaire prend fin dès que point le jour, c'est-à-dire,, la réalité quotidienne, la nuit ayant transposé le paysage dans la légende avec quelle suavité céruléenne, quel givre lunaire...

Mais Valéry constamment mécontent de son oeuvre a retouché ce sonnet dont existent trois versions, deux dans l'oeuvre publiée, la troisième inédite en notre possession car elle nous fut **offerte** par le poète. Nous en possédons l'autographe à l'encre de Chine sur beau vélin... Goutant ce texte avec le raffinement du japonais qui, possesseur d'une seule estampe ou aquarelle qu'il dénomme son support de rêve lui consacre ses loisirs, ses marges et pénombres de rève en lui trouvant un charme définitif. Il est vrai que ce japonais subtil possède un jardin miniature, observe la chute en vrille d'or des feuilles du saule-pleureur échevelé, écoute la flute des grenouilles et crapauds comme des ébullitions de voyelles et note le bruit que fait la neige en tombant sur la neige... que dirait-il de cette lune, " effeuillant **infinie** une rose neigeuse " dont les pétales font des cercles sur les eaux ", lune dont Valéry a montré tout le caractère féminin, lunatique, " cyclothymique "..

Mais nous ne pouvons séparer de ce sonnet en camaïeu lunaire écrit au seuil du mystère ces vers.

Commentaires de Fernand Gregh :

Le clair de lune est doux comme une rose morte
Et s'effeuille dans l'ombre en pétales d'argent...
La clarté pâle emplit l'horizon comme une urne...

VII. — LA MANIERE DE LIRE VALERY.

Il y a une initiation valéryenne... Elle doit être lente avec au bout la révélation puis l'émerveillement imprescriptible.

Cette oeuvre n'est pas le breuvage qui désaltère ou

" l'ambroisie " lamartinienne, mais le parfum quintessencié dont on s'imprègne pour peu que l'on ait en soi des antennes réceptives. C'est l'image de Rodenbach citée par Mondor sur, " le flacon d'or pur contenant très peu d'essence, assez pour parfumer un siècle "...

Et si Valéry donne parfois l'impression d'une difficulté vaincue c'est le plaisir passionné d'arrêter la marge, de se pencher longuement sur le texte comme ces deux jeunes filles en hennin et poulaines de l'époque médiévale Yolande ou Diane évoquées par Héredia qui se penchaient si souvent sur leur livre d'heures, vélin doré, au point d'y avoir laissé, l'âme de leur parfum et l'ombre de leur rêve "... Mallarmé, Valéry, beaucoup de marge pour leur texte pour la musique du silence, l'évasion... pour pencher notre ombre... Légende que l'hermétiticité de Valéry. Il faut vouloir et savoir le lire, jouissance sans cesse renouvelée que les difficultés de sa lecture, " tout ce qui compte est bien voilé " a-t-il écrit. Difficulté n'est pas obscurité. Vingt fois on le rejète, vingt fois on le reprend. Il faut plusieurs signets multicolores pour le lire, rêver sur le texte, revenir à " la page où on fait le pli ", au fil des heures, selon la " couleur du temps ", c'est la joie secrète, la joie intérieure du travail en nous, méthode bien valéryenne. On atteint ainsi un certain état de grace... Pour ma part et pour l'équilibre de mon système neuro-végétatif, j'ai deux auteurs de chevet : Paul Valéry et Pierre Loti (à un certain âge où la vie a tout décanté, mieux vaut relire que lire). Loti et Valéry, deux authentiques, deux opposés, antidotes l'un de l'autre (méthode des antidotes très valéryenne).

Loti, le " divin Loti " selon Jules Lemaitre sur lequel Anatole France écrivit ces deux lignes significatives : " Loti " se soucie fort peu des idées, et cependant il est notre mai- " tre à tous ". Loti sur lequel André Suarès écrivait : " Loti ne " pense que pour sentir et prolonger son instinct. Il n'a pas " la moëlle dans le cerveau comme Pascal mais il a le cerveau " dans la moëlle ".

Pour Valéry il faut inverser cette formule heureuse, disons moëlle dans le cerveau ou cerveau médullarisé, tant il semble prodigieusement organisé.

Car l'oeuvre de Valéry si dense est sans seconde. Oui certes, car le souci de Valéry c'est le passage des idées des

tréfonds à la surface, cela afin de se connaitre. Aquarium ou chambre noire. Aquarium japonais sur lequel on dirige une gerbe de lumière image d'aquarium qu'aimait le poète car, " penché sur les fonds noirs des richesses informes il attend " d'assister à l'instant lumineux où naissent les fleurs de la ' pensée " (Noulet). Ceci explique les obscurités pleines de lumière, dont le qualifiait Gabriel Hanotaux. C'est la poésie du pêcheur de perles...

De poète plus constamment **actuel** que Paul Valéry je n'en connais point. Pour lui on avait créé le mot heureux de " **présence** ", d'action de présence. Lisez Valéry... S'il vous manque quelque chose car il a dédaigné les " émotions viscérales ", n'y a-t-il pas à coté des lancinants motifs de Chopin, si votre goût comme le veut encore le poète est fait " de plusieurs goûts et d'innombrables dégoûts ". Et à ceux qui s'étonnent de ces goûts antipodiques je répondrai par la phrase de Valéry : " Je ne puis aimer profondément qu'une intelligence, " ou bien quelqu'une de ces sensibilités qui étonnent l'intelli- " gence ". Loti, Chopin... Ces sensitifs hyperesthésiés, ces divins ignorants ne sachant qu'eux-mêmes, étonnent l'intelligence, comme seul le miracle peut étonner...

VIII. — L'OEUVRE EXIGEANTE DE VALERY OU LA MYSTIQUE DU MOI.

En gros, l'objet général de la pensée valéryenne, c'est la vie intellectuelle dirait-on très sommairement mais on a mieux défini Valéry, " mystique de l'intelligence ". Mystique cherchant l'Homme au lieu de chercher Dieu, ne désirant aucun horizon métaphysique, Valéry n'a voulu tendre qu'à la conscience de Soi, tout réduire à l'acte pur de l'intelligence, aussi ses poèmes sont-ils pour lui des " **exercices** " provoqués le plus, des " **études** " le plus souvent sur commande, des " **intuitions spirituelles** " se déroulant selon leur rythme de nécessité, l'émotion se réduisant à la musicalité, l'inspiration n'étant plus délire sacré mais devenant chance ou loterie de l'effort. C'est un renouvellement du lyrisme, lyrisme intellectuel avant tout, orientation si particulière de l'intelligence la plus déliée et la plus subtile qui fut. **Pour Valéry son oeuvre fut une exigence.** Il offre avec Mallarmé l'exemple du **héros littéraire**

selon Mondor, héros de l'esprit,Prince de l'Esprit, dira encore Lalou mais ici rien de commun avec le culte du moi Carrésien. Irrévérencieusement osons parler du masochivisme intellectuel valéryen, cet agnostique n'a travaillé qu'au salut de son esprit.

Se connaitre, c'est se construire, atteindre l'éternel dans son esprit, la coincidence avec l'Absolu véritable dépassement humain. Si pour lui, penser n'est pas savoir, penser c'est créer, ou mieux, recréer car on ne fait que ce qu'on refait (la réalité étant une création de l'esprit et l'art une récréation superposée). Penser c'est construire, faire c'est se faire, mais s'il aime l'oeuvre à faire il se désintéresse de l'oeuvre faite. Pour lui, " la poésie est le jeu suprême de la transmutation des idées " et les contraintes de la forme sont nécessaires pour " **maintenir** " la poésie s'identifiant à l'idée car, l'arrangement des idées est un art expressif, forme et fond étant indissociables. Nous sommes ici très loin de l'art de Théopile Gautier ciselant une coupe d'or pur pour n'y rien mettre dedans. Et l'oeuvre poétique de Valéry tient en un seul volume comme une goutte de rosée reflète tout un ciel par sa pureté même.

La densité de l'oeuvre de Valéry est telle que pour les valéryens fervents cette oeuvre fait partie de leur existence bien plus que de leur bibliothèque. Densité et richesses, telles qu'il faut songer à tel beau vers de Victor-Hugo, découvert par Fernand Gregh.

Cette émeraude où semble errer toute la mer.

IX. — LES MAITRES DE VALERY

Si Valéry a renié les Romantiques, Valéry a subi l'influence de trois maitres : Baudelaire, Edgard Poë, Mallarmé, comment ?

Valéry ne pouvait qu'aimer en Baudelaire une intelligence critique si lucide et le classisme de la forme, la variété et nouveauté des vocables et sujets, ce sentiment du rare et de l'achevé, enfin l'étrangeté du complexe Baudelairien, du " cas " Baudelaire. Mais Valéry ne pouvait accepter en bloc Baudelaire car, il y a une " **névrose** " baudelairienne, une hantise du pèché, un faisandage et un bas-romantisme rédhibitoire à ses yeux.

Edgard Poë ne pouvait que plaire à Valéry par son oeuvre si subtilement déductive donnant la précieuse impression de montage et de véritable art littéraire oeuvré à l'extrême.

Mais Mallarmé eut une influence décisive, envoutante ; Mallarmé, dont il fut, selon Henri de Régnier, " le disciple le plus original et le plus logique ".

On a tout dit sur Mallarmé, " poète absolu ", " poète différent " plus qu'un autre de tout autre, et dont on ressent à jamais l'influence, Mallarmé " rose dans les ténèbres " écrira Fernand Gregh, définissant le poète par lui-même, définition qui est une perle à monter exquisement. Valéry disciple de biais, applique constamment le principe mallarméen : " donner un sens plus pur aux mots de la tribu " car les mots s'usent, s'enlaidissent, s'avilissent.

Il a aimé ce Mallarmé plus artiste que poète, cérébral et sensuel à la fois, précieux et complexe comme une opale, recherché comme une orchidée, divinisant la chose écrite, dont l'oeuvre est mesurée par le nombre et la rigueur de ses refus, ce Mallarméavec ses " **disciplines de densité** ", aux vers **accomplis,** impossibles à souhaiter différents, ce Mallarmé aux subtilités de langue mandarine fut son maitre mais discriminons : Pour Mallarmé la poésie est **affaire sacrée.** Pour Valéry elle n'est qu'un **exercice voluptueux, l'esthétique** poétique les unit, **l'éthique** poétique les sépare.

Ceci précisé, il a aimé encore en Mallarmé, " Prince Azur " Prince de Lui-même, l'Homme qui a résumé tant d'exception, un Mallarmé de tour d'ivoire, volontairement hermétique, merveilleusement seul, cette oeuvre si décantée, oeuvre, tissée de silence, plus rêvée qu'exécutée, ces " énigmes de cristal " et en même temps ce flou d'arrière plan, ce vaporeux cher aux préraphélites anglais, " cette brume irisée ", à travers l'encens " bleu des horizons pâlis " cette obscurité recherchée savamment, artificieusement comme les " noirs " du graveur ou de l'aquafortiste car, Mallarmé est plus mystérieux qu'obscur et, sil est parfois obscur, jamais trouble, écrira Camille Soula, encore un médecin exégète, ajoutant : Ses écrits ne sont obscurs que d'être trop essentiels, nullement de se soustraire aux exigences de la raison.

Il a aimé en lui ces vers écrits aux confins de l'ineffable mais comme une musique savante allusive, une forme pure

comme un système cristallin, des arborescences de givre, de **lentes** stalactites. Il a aimé cette préciosité d'artiste japonais, pastels à la poussière d'ailes de papillons ou aquarelles, d'aérienne légèreté postulant la musique de Debussy, ces intervalles de silence, mieux encore cette pudeur intellectuelle, stérilité voulue, vertige de la page nue, de la page blanche, cette horreur de l'image prévue, des locutions du moindre **effort,** du développement de la facilité et de l'inspiration jaillissante et sacrée. Mieux surenchérissons. Il a aimé en lui ce travail poussé à l'extrême, poésie du mot joyau, du mot taillé, du mot irradiant (de l'Orient des mots, dit Mondor) ce souci de la valeur incantatoire des mots, de leur rencontre, de leur juxtaposition, de leur contraste simultané, de leurs efforts de mosaïque verbale, de leur timbre rare, de leur rapprochement stupéfiant, de leurs reflets solidaires, de leur " transition de gamme de leurs accords de pierreries de joyau ".

Et Valéry a les boutades d'un pince sans-rire mallarméen quand il écrit : " Mes vers ont le sens qu'on leur prête ", et alors le vers devient pour certains prétexte à rêver, texte musical imprécis, incidences variées, superposition de plusieurs sens, délices de l'exégèse valéryenne et de l'ambiguité captieuse.

Tout cela est exquisement mallarméen et aussi... **très valéryen.**

X. — LE MIRACLE VALERYEN.

Intellectualité et sensualité chez Valéry, mais jamais sentimentalité (" le sentiment brouille le travail, fait trembler la main qui écrit "). Sa poésie est l'union directe de l'idée et de la sensation, sans alliage, sans mélange trouble de sentiment. Chez lui au même degré : **force** de la pensée et **saveur** de la sensation, mais jamais n'intervient le coeur, cher aux romantiques. Dans cette oeuvre d'où le sentiment est exclu jamais la femme aimée, l'amour, la confidence, encore moins la confession (" Ni créanciers, ni maitresses écrit-il avec humour ").

Valéry a tenu cette gageure de rendre l'abstrait " voluptueux " sans qu'il perde rien de ses forces, de lui créer une **plasticité** sans qu'il perde rien de sa profondeur, de le faire

bruire et chatoyer comme une étoffe moirée, une écharpe pailletée et onduleuse, briller subtilement, **incidemment,** comme un verre irisé. Mieux, on trouve en lui une " **chair verbale** " qui se touche voluptueusement de la voix "...

Les titres de ses poèmes les plus abstraits sont les plus concrets, tels les grenades, les Pas, le Serpent, la Ceinture, l'Abeille... c'est **l'intelligence concrète** qui, selon Jean Royère, caractérisait déjà Mallarmé. Là où échoua Sully Prudhomme, didactique froid, Valéry réussit **définitivement.** Il a exprimé ce qui est sa découverte propre, la vie et la poésie de l'**Abstrait.** Son secret ? Comme Bergson, il pense par images, mieux, il a des images de poète de haut vol et la musicalité enchanteresse. Chez lui, c'est l'intimité continue de lá forme **pure** et de la pensée profonde, équilibre si difficilement réalisable. Oui, il y a un miracle valéryen.

De Valéry, on est d'abord lecteur lent, car ici, plaisir et peine ne s'excluent point et " le poète relève la condition du lecteur ". On devient ensuite un lecteur fervent car il nous laisse l'effort et la joie de le commenter, d'être presque des demi-créateurs, car l'effort de comprehension est notre oeuvre propre.

On aime Valéry **difficultueux,** comme on aime ces sonnets de Gérard de Nerval avec leurs " aura " violette et leurs substructions, mais Valéry est venu bien après et s'est enfoncé bien plus avant...

Le titre d'ensemble de l'oeuvre valéryenne, il l'a trouvé... au-delà de tous " **charmes** ", ... " **la Comédie intellectuelle** "...

XI. — LA COMEDIE INTELLECTUELLE OU LA POESIE DE LA CONSCIENCE DE SOI.

L'oeuvre de Paul Valéry ne pouvait être un bloc unitaire. Elle est dispersion châtoyante, décousu de présentation, sable diamantifère, fusées vers le zénith, plue d'étoiles et comme disait " **Cyrano** " qui était bien de son midi, elle nous laisse de la poussière d'astres sur les paupières. Si l'on englobe sous le titre choisi par l'auteur, " la **Comédie intellectuelle** ", titre encore possible avec lui, après la **Comédie humaine** et la **Divine comédie,** l'oeuvre publiée, la majeure partie de l'oeuvre reste inédite sous forme de cahiers amoncelés quotidiennement **durant 50** ans, écrits chaque matin, " entre la lampe et le so-

leil ", vers quatre heures, avant l'aube, l'heure élue, heure pure, heure valéryenne, discipline dont l'empêchement était par hasard une véritable gêne de son régime physique. Cinq heures de sommeil lui suffisaient moyennement.

Ainsi, que de trésors enfouis, non publiés, mais Valéry vécut dans ce paradoxe d'être écrivain malgré lui (tel Lamartine mais aux antipodes). C'est l'oeuvre d'un antilivresque trouvant sot le métier d'écrivain, " carrière étrange où il faut être soi " pour les autres ", carrière si contraire au pur culte de l'intellect, seule idole valéryenne. Ainsi, ce maître à penser n'a presque rien lu et se déclarait " non littéraire ", de nature " **potentielle** ", préférant le travail mental à l'oeuvre écrite, ayant le dédain de l'érudition étalage et pour lui " opinions, convictions, croyance sont mauvaises herbes et le plus souvent confusions ". Cette réserve a donné prise facile à ses détracteurs qui lui reprochaient des éclairs au lieu d'un système (Benda), plus de copeaux que de charpente, de poésie " **distillée** " disaient certains, de la poésie au " **forceps** " dira tel médecin. Peu-être, mais tels copeaux sont d'or, tels forcepts redonne la vie, et la distillation nous donne seule... " l'essence ravie aux vieillesses des roses " ...

L'unité de l'oeuvre valéryenne existe pourtant le lieu géométrique de cette oeuvre prose et vers est l'obsession du poète : connaissance de la conscience chez ce passionné d'intelligence, tout se réduit à l'art de se connaitre, art de tour d'ivoire et de nécessaires hauteur, art de " perceptions spirituelles ", art " **d'élévation** " et de seule passion intellectuelle où l'intelligence ne tend qu'à se posséder elle-même. Il n'est pas d'amour sans possession mais selon Valéry, la possession est ausi une connaissance qui épuise. La poésie n'étant pour lui qu'une attention intérieure, cette attention et cette tension aussi constantes que possible, c'est dans le vocabulaire valéryen la conscience de mieux en mieux consciente, l'intelligence s'observant de plus en plus subtilement. La poésie valéryenne n'est que l'étude de ce problème, de ce ressort caché, de ce mécanisme tout intérieur, se surprendre sans cesse. Et le poète a vécu dans cette obsession, dans sa vocation comme une bayadère dans ses parfums...

Madame Noulet analysa l'enchaînement des poèmes de Charmes, ce pathétique intellectuel transmuté en poésie, cette

épopée de la création artistique, drame de l'intelligence aux prises avec la difficulté de créer et la résistance de la matière (même difficulté pour l'artiste et pour le savant). Pour Valéry, " l'exécution d'une oeuvre d'art est déjà une oeuvre d'art " L'exploration de ce " gouffre intérieur " d'Olympio entrevu du dehors par Hugo, constitue l'originalité de la poésie de Valéry, poésie qu'il a **maintenu, préservé** et **renouvelé.**

Lorsque mourut Victor Hugo, " l'archer solaire ", Leconte de Lisle qui le déclarait par boutade insincère, " bête comme l'Himalaya ", avoua qu'il avait " désencombré l'horizon ". André Gide, questionné sur le plus grand poète du XIXe siècle, répondait subtilement : " Victor Hugo... hélas !... " Un nouveau siècle s'est ouvert avec son plus grand poète de l'avis de beaucoup : Paul Valéry, car Ronsard, Racine, Voltaire, Hugo et Valéry paraissent résumer tour à tour un âge littéraire.

Valéry laisse une oeuvre pure comme un diamant car du diamant, elle a la taille précieuse, la densité, la réfrigérence (" réfrigérence n'est pas obscurité ") et le scintillement, même dans l'ombre " **voulue** ". Mais il reste, comme Mallarmé, poète aux éditions rares, en écrin pourpre aux fers d'or comme il lui sied, la pourre impériale byzantine. Et à ceux qui reprochèrent à Valéry ses éditions rares, nous citerons sa phrase : " De même en matière d'art, les circonstances sociales doivent " admettre et conserver une aristocratie à qui ne manquent " ni les richesses, ni le goût et qui se sente le courage de son " faste ".

DEUXIEME PARTIE

VALERY CHEZ LES MEDECINS

I. — LA MEDECINE N'A NI FRONTIERES, NI LIMITES, NI SUJETS QUI LUI SOIENT ETRANGERS. notamment le rayonnement valéryen).

La médecine. — La médecine n'a ni frontières, ni limites et pour paraphraser Térence : " Rien de ce qui est humain ne " lui est étranger ". Il fut même un temps peu éloigné où Chimie, Physique, Botanique, Zoologie étaient qualifiées de **sciences accessoires,** devant la primauté médicale. La médecine, rien de plus encyclopédique.

Discussion scholastique : La médecine est-elle art ou science ? La médecine, considérée toujours comme un art, est en train de devenir en outre la science des Sciences. Ne doit-elle pas être omniscience, universalité pour être pleinement satisfaisante ?

La médecine science et art ? Précisons : l'artiste donne à la matière morte la vie ou l'illusion de la vie. C'est là son privilège. Il insuffle à une forme figée comme un élan inachevé vers le mouvement mais cette vie est en lui. De même, le médecin est un artiste créateur. Il recrée chaque maladie pour chaque malade ou il en crée de nouvelles. Il façonne et modèle. La médecine est la joie de créer. Elle s'éloigne ainsi de la conception primaire, " scientiste " de notre art qui en ferait une section de la biologie ne lui accordant que le rang d'une banale technique. Non, l'art médical c'est rayonner, acquérir, pouvoir de sympathie, d'intuition, donner consolation et secours. " C'est tout les mots qu'il faut dire, tous les langages " qu'il faut comprendre, tous les silences qu'il faut garder ",

La médecine s'adresse à l'homme tout entier, vise l'homme humain, plus qu'humain. De même qu'il n'y a qu'une **Science** sans catégories ni qualificatifs, les catégories étant compartimentage commode, procédé d'études, de même que dans la Chimie apparente se cache l'unité de la matière, de même que tout est dans tout et que le monisme spinozien rejoint la pensée de l'Inde d'où tout nous vient, de même la médecine est **omniprésente,** tout y ramène...

De ce fait, les études médicales sont les " **humanités prolongées** ", selon la formule du Professeur Sergent, une discipline formatrice, la sagesse au sens grec, bien autre chose que la biologie appliquée à laquelle la réduisait Meyerson.

La médecine n'est pas qu'un savoir. C'est mieux, un instinct, et il faut le don. l'intuition comme chez l'artiste ou le poète. En effet rien n'est plus loin de la rigueur euclidienne que la biologie, car l'homme n'est pas seulement savoir géométrique, il est surtout homme en ce qu'il sait dépasser sa raison.

La médecine est sacerdoce, on l'a trop dit mais le " docteur Rabelais " eut cette préscience du rôle du médecin à venir. Et dans l'ère dite scientifique, plus que jamais, la formule de Rabelais reste essentielle : " Science sans conscience est " la ruine de l'âme ". Elevons le débat : La médecine, c'est un code d'activité sacramentelle, a écrit Keyserling, c'est mission et autorité contre le **mal,** tel le magicien et le prêtre... médecine conférant des droits que seuls nous possédons...

La médecine, c'est le contact avec la vie, le contact avec le destin de la chair, le contact avec la mort. Il faut au médecin cette objectivité philosophique examinant l'homme **dépouillé, l'égalité** évidente devant la mort. La médecine ainsi comprise, quelle méditation sur la mort, quelle incitation au renoncement, quel accès à la pitié !...

La médecine, c'est la lutte contre le grand X, maladie et mort, le travail dans le courant de vie, travail sur la plus riche **matière** qui soit, la plus vivante, la plus précieuse, a écrit Leriche, soulignant " la chirurgie au service de la vie ", " l'Humaine grandeur de la médecine ". Médecine que résument deux mots : **grandeur** et **difficultés,** selon Paul Valéry.

Le médecin. — A l'aurore de la pensée grecque, Homère, le poète qui les annonce tous, qui les confient tous, écrivit cette lapidaire :

" Le médecin vaut à lui seul plusieurs hommes ".
(Homère. Iliade XI. 515).

Le poète visait les médecins Machaon et Podalire avec leurs trois fonctions : soulager, consoler, guérir.

Par ailleurs, la médecine sortait du clair-obscur des temples et se confondait avec le sacerdoce car le médecin fut d'abord prêtre : " Soulager étant chose divine " disait Hippocrate, " **Notre Homère** " ne voulant pas dissocier médecine et philosophie écrivant : " ces deux sciences diffèrent peu et tou- " tes les choses qui sont du ressort de la philosophie se trou- " dans la médecine ", et plus loin : " le médecin philosophe " est égal aux Dieux ". Mais Esculape était fils d'Apollon et Sacerdoce, philosophie, médecine ne faisaient qu'un. Et ceci- en des temps très anciens, sous le platane de Cos et devant la mer grecque aux bleus lamés d'or... Et Hippocrate gravait même sur le bronze éternel les aphorismes : " Vita brevis. ' Ars longa. judicium difficile " ...

Puis les fuseaux du temps tournèrent...

C'est penché sur des livres de médecine dont les feuillets tournent au vent frais de l'aube alors que sa lampe blêmit, que Goethe nous représente le Docteur Faust ayant oublié de vivre...

Et Descartes écrira à son tour : " S'il est possible de trou- " ver quelque moyen qui rende communément les hommes " plus sages e tplus habiles qu'ils n'ont été jusques ici, je " crois que c'est dans la médecine qu'on doit les chercher " ...

Puis Schelling qui fut médecin ajoutera : qu'il n'est pas de philosophie sans la médecine " philosophie de la vie ". Médecin, Schelling, comme furent médecins les Branly et les d'Arsonval, quelle richesse de divergence dans les branches du même éventail, mais à côté des évadés de la médecine que de carrières contrariées ou de faux aiguillages. Renan, le dilettante essentiel, regrettait à la fin de sa vie de ne pas s'être engagé dans les " Sciences vitales " (sic) et Paul Bourget, maréchal des Lettres et de tempérament si médical confiait à Voivenel les mêmes regrets.

Enfin l'oeuvre posthume de Valéry écrite " au soir de sa pensée " n'est-elle pas un suprême dévoilement du poète s'identifiant avec le " **Docteur Faust** ", Valéry rêve par lui-même. Valéry nous proposant sa " dernière expression ".

Nouveau Faust par tant de virtualités, **Valéry n'est pas étranger à la médecine**, les médecins ne peuvent oublier qu'au coeur des problèmes les plus hauts, Valéry a visé encore la médecine, aussi recevant le Maréchal Pétain sous la coupole le 22 janvier 1931, Paul Valéry s'élève contre la guerre qui ne paye jamais le vainqueur, en appelle au respect de la vie et s'étonne, " qu'en pleine conscience, en pleine lucidité, en " présence de terrifiants souvenirs, auprès des tombes innom- " brables au sortir de l'épreuve même, à coté des laboratoires " ou les énigmes de la **tuberculose** et du **cancer** sont particu- " lièrement attaquées, des hommes peuvent encore songer à " essayer de jouer au jeu de la mort ".

De telles phrases montrent combien Valéry s'inquiétait particulièrement des énigmes que se pose le médecin.

Valéry chez les médecins. Demandons lui la rigueur obstinée de sa méthode car, le sens clinique est un art si nuancé, si diapré, si analytique et synthétique tour à tour, si vivant et si expérimental, où la rigueur cotoie le doute, le bon sens et l'imagination, où s'emmêlent intelligence et coeur. Pour le lecteur de ces poèmes, Valéry est enchantement, mais pour le médecin Valéry est aussi une **méthode** car, dit André Gide : " Valéry est massif et inébranlable **jamais** l'esprit critique ne " s'était plus magnifiquement exercé sur les problèmes les plus " divers et n'avait **mieux** su se prouver **créateur,** or...

II. — OR... LA MEDECINE N'A PAS ECHAPPE A L'INFLUENCE VALERYENNE.

Influence valéryenne... André Maurois en pesant ses mots a écrit : " Paul Valéry est le Descartes moderne. On s'aperce- " vra dans quelques siècles que personne n'eut plus d'influence " sur notre époque que Paul Valéry " (Conferencia — Annales 1932).

Dans son étude mordante et sagace sur le stupide XIXe siècle, le siècle de l'expérience scientifique cependant, Léon Daudet a souligné cette époque de la science médicale placée dans l'ambiance de l'Absolu (ère pastorienne) ou l'on s'imaginait découvrir constamment un remède décisif à une maladie déterminée et trouver l'agent causal précis. Mais, nous avons dépassé avec l'ère valéryenne (le terme n'est pas trop fort)

ce temps de la " Nouvelle Idole " et de l'admirable illusion que fut la Médecine d'alors, au temps de la foi scientifique de Zola !

Valéry a démontré la fragilité des hypothèses, ponts de lianes permettant de franchir l'abîme, qui ne sont selon lui que " **relais** ", qui ne sont que **provisoires** et **commodes**, la vanité de la boule de neige scientifique qui fond au moindre soleil, la précarité des acquisitions constantes, car, qui augmente son expérience, augmente son scepticisme.

Il y a construction et démolition perpétuelle... il y a vrais et faux problèmes...

Pour Valéry, la médecine c'est " **l'intelligence de la vie** ", car la conception médicale est si **largement** humaine, son intérêt **universellement** humain. La médecine est plus qu'une science, c'est à la fois une science, un art, une synthèse, un faisceau, une " **fonction** " essentielle, un ordre scientifique, dans le sens ambigu des plusieurs sens superposés mallarméens.

Ainsi, la médecine si spécifiquement singulière et si largement universelle à la fois, a préoccupé Paul Valéry à tout instant. De même que Pasteur, **non médecin,** a révolutionné la médecine si différente après lui, grâce au merveilleux enchaînement de son oeuvre, de même que Lavoisier a pressenti oxydations, réductions, combustions tissulaires et leurs conséquences, même le métabolisme basal, de même la médecine a été influencée par le rayon valéryen, tellement irradian (la comparaison avec l'action **interrompue** du fragment de radium est d'Albert Thibaudet).

Valéry, par son ingéniosité de dilettantisme intellectuel, a su toucher à tout, même à la médecine. Valéry, par sa " souple universalité ", selon Henri de Régnier, Valéry l'écrivain le plus **différencié,** le plus significatif de notre époque est pour tout dire un " **sourcier** ".

S'il faut des hautes références, disons que Einstein, venu à Paris, prétendit dans une boutade savoureuse que **trois** français l'avaient compris : Bergson, Langevin, Valéry. Disons encore que pour André Suarès, au début du XXe siècle, selon lui, les quatre personnalités les plus **différenciées,** les plus **singulières** étaient Pierre Loti, Henri Bergson, le mathématicien Henri Poincaré et Paul Valéry. J'y souscris en y ajoutant

Claude Debussy, alias " Claude de France " selon d'Annunzio.

Enfin dans son " **Introduction à la pensée de Paul Valé-** " ry ", le Révérend Père Emile Rideau conclut : "Valéry ap- " parait ainsi non seulement comme un des plus grands artis- " tes et une des plus fortes intelligences de notre siècle, mais " par la suprême lucidité de la conscience comme un cas uni- " que de l'Histoire de la Pensée, il domine son époque. Cette " aventure exceptionnelle invite à porter un jugement de va- " leur : Valéry est-il le maître des temps à venir où nous en- trons ? "

Et dans le monde des savants indiscutés, le Prince Louis de Broglie écrivait que de notre temps, le grand penseur que fut Valéry reste le véritable trait d'union des Lettres et des Sciences car " il voit des choses que personne n'avait vu dans " celles que tout le monde voit " ... de même qu'il fallait être Newton, écrivait Valéry " pour apercevoir que la lune tombe " quand tout le monde voit qu'elle ne tombe pas ".

Certes, pour Valéry la science n'est pas une **Idole.** Il aurait pu écrire " **le crépuscule des Idoles** ", lui qui se moque du Scientisme dogmatique, lui qui écrit avec humour : " Je me " suis laissé dire que le déterminisme était menacé, toute idée " vit désormais dangereusement ", c'est cela du pessimisme scientifique et de l'ironie de haute qualité. Valéry sait combien, en matière scientifique, nos raisonnements sont béquillards, nos hypothèses fragiles, les théories éphémères et caduques, les questions très souvent mal posées, les systèmes élaborés par les savants " étant **subjectifs** et restant des **approximations ".**

Mieux il appelle dédaigneusement les systèmes scientifiques des **" recettes "** ou " l'ensemble des recettes qui réussis- " sent toujours ", ou encore une table de correspondance " entre nos actes et des phénomènes ". Les termes sont cruels et irrévérencieux. Et malgré ces réussites expérimentales aucune certitude rationnelle, aucune démonstration absolue ne lui impose l'idée que l'univers est " rationnel entièrement ".

Mais devant la Médecine, " aux écoutes de la douleur " c'est un autre ton. Il nous confia souvent l'intérêt qu'il portait à la conception de la médecine francaise contemporaine, tendance à la synthèse médico-biologique, au regroupement des

différentes branches, esprit de synthèse conforme au tempérament francais, tradition de Bichat, Laënnec, Pasteur, Claude Bernard, Charles Richet, Carrel, tendances à l'intrication de ces branches et au resserrement du faisceau. Il voyait l'importance future de l'endocrinologie et des hormones la fécondité de l'idée générale de symbiose et en cardiologie les précieuses données des électro-cardiogrammes. Notre étonnement était sa constante actualité, son omniprésence.

Par ailleurs Valéry a démontré la grande erreur d'Auguste Comte déniant à la Psychologie le titre de vraie Science mais depuis qu'on admet l'introspection ou observation **intérieure**, la Psychologie est de ce fait une science individualisée, la conscience étant autre chose qu'un épiphénomène, simple résultat du fait physiologique de phosphorescence du cerveau le mental n'étant pas réductible au cérébral comme l'a démontré Bergson. Mais pour Valéry la Psychologie individualisée par Théodule Ribot, ne voyait guère que " l'extérieur de l'intérieur " alors qu'il faut **"surprendre"** l'intelligence en fonction son jeu normal, " l'intelligence au moment où elle devient conscience ", son mécanisme secret, son " **amande** ", l'atteindre à son point **„ pur "**, la conscience étant l'intelligence qui se connait, travail suprême, valéryen par excellence et qui consiste à " **se créer soi-même** ", étude de soi par l'attention la plus intime.

Surprendre l'intelligence ? Pour Bergson, l'intelligence est braquée extérieurement, " tournée en dehors ". Son domaine est limité car elle est seulement " accordée à la matière inerte " et en deça de l'intelligence il y a l'intuition, " tournée en dedans " c'est-à-dire ce qu'il reste de l'instinct chez l'homme, l'instinct **intuitivé** par l'entendement, au domaine illimité " mode de connaissance **immédiate** ", ce quil y a de fluide dans le réel et de vivant dans le vital échappant à l'intelligence. Bergson a trop séparé pour les besoins de la démonstration, intelligence et instinct deux montants **parallèles** de l'échelle et non deux barreaux de niveaux différents. Valéry plus nuancé les a montré plus emmêlés, moins dissociables, en symbiose nécessaire dans le complexe humain. L'idéal valéryen parait être l'instinct se fusionnant à l'intelligence la plus lucide jusqu'à lui communiquer sa sureté, sa rapidité et sa force alors que l'intelligence garde tout controle.

Valéry insiste sur cette subordination nécessaire et ne s'inquiète pas de l'échappée sur "le divin" que peut ouvrir l'instinct ainsi "intuitivé". Cet effort valéryen pour se créer soi-même risque de mener par ses décomptes au désespéré de l'orgueil mais jamais au vaniteux de la pensée car orgueil n'est pas vanité, "plaire à soi est orgueil, aux autres vanité", écrit-il et cependant ajoute-t-il, "la vérité est souvent la mère mesquine des grandes choses". Mais n'est pas valéryen qui veut. L'orgueil de Valéry est orgueil de qualité

Dès lors Valéry a revisé le vocabulaire et défini **l'intelligence,** pouvoir d'enchaîner les pensées, la **conscience** étant l'attention qui enregistre cet enchaînement, toutes deux se fusionnant en unité l'intelligence consciente : **l'esprit.**

Toutefois Valéry reconnut que ces données sont choses françaises car Maine de Biran découvrit à son heure que l'esprit humain est capable d'atteindre l'absolu dans la connaissance que nous prenons de nous-mêmes, la réalité en Soi — préfiguration du valérysme de son exploration de la **réalité intérieure,** de sa méthode — Car il y a pour nous et les temps à venir une méthode valéryenne, une enquête, une leçon, un exemple, un message valéryens...

Certes, après les solides assises de Laënnec et de Bichât, l'ère pastorienne en médecine a transformé la clinique, comme l'ère valéryenne en littérature a ouvert des fenêtres sur toutes les façades, **rénové** et **maintenu.** Mais Valéry a débordé le cadre des lettres si largement... qu'il est inlassable. Génial touche à tout, Valéry ne doit être ignoré d'aucun médecin car ce poète si novateur qui, "à la manière d'un mathématicien a "introduit dans la poésie de nouvelles fonctions et qui a créé "un lyrisme visiblement gouverné". Ce poète a possédé les qualités si enviables du clinicien : génie de la synthèse et largeur de vues avec minuties de technique et il a souligné les caractéristiques selon lui, de la clinique française. Respect de l'intuition. Sens de la mesure. Observation et expérimentation scrupuleuse. Art autant que science puisqu'il y a création personnelle, curiosité d'investigation avec vigilance **constante.** D'où pour nous hors de tout didactisme pédant un enseignement valéryen, leçon d'autonomie, de maîtrise de soi, de vérité individuelle, de probité intellectuelle, de souplesse de la pensée, "d'optimisme de l'action".

La médecine française évitant cet écueil de rationalisation et standardisation américaines, noyant la personnalité du médecin dénoncé par les livres de Siegfried et Régis Michaud, Lyautey avait compris d'un seul regard tout ce que peuvent, dans l'oeuvre de colonisation, les médecins auxquels il faut, disait-il, des âmes **généreuses, aimantes, convaincues...** médecine française.

Et voici rassemblés quelques aphorismes ou pensées brèves, dont le médecin peut tirer profit :

A. — ENSEIGNEMENT VALERYEN EXTRAIT DE L'IMMENSE DISPERSION DE SA PENSEE :

" L'homme est plus désarmé devant la vie fluente que devant l'univers atomique démontable.

" La connaissance des choses de la vie est insignifiante auprès de celle que nous avons du monde inorganique car nous ne savons pas ce que nous pouvons construire ou reproduire.

" La substance de notre corps n'est pas à notre échelle parcequ'il n'est pas proprement humain.

" Nous ne pouvons intervenir directement et en voyant ce que nous faisons dans les phénomènes les plus importants our nous, notre vie, notre sensibilité, notre pensée liés intimement à des événements plus petits que les plus petits événements accessibles à notre sens, maniables par nos actes.

" La biologie ou la médecine est limitée à des phénomènes extérieurs et ne peut prétendre capter l'univers de la personne.

" La vie ne plie pas aux lois trop simples, trop mécaniques de la Science, le laboratoire biologique n'est pas soumis à la rigueur des **chiffres.**

" Il y a un humanisme médical, comme il y a un humanisme littéraire, scientifique, religieux et ,comme disait Platon plaçant **amour** avant **savoir,** il faut connaitre de l'intérieur.

" L'humanisme, c'est poursuivre l'universel dans le particulier (rester humain et humaniste), mais dans cet humanisme la somme doit céder à la méthode, le nombre à l'ordre, on doit dédaigner l'érudition-bourrage.

" On ne parle plus de principes premiers : les lois ne sont " plus que des instruments toujours perfectibles. Elles ne gou- " vernent plus le monde, elles sont appareillées à l'infirmité " de nos esprits, on ne peut plus se reposer sur leur simplicité : il " y a toujours comme une pointe persistante, quelque décima- " le non satisfaite qui nous rappelle à l'inquitétude et au sen- " timent de l'inépuisable.

" La connaissance des choses de la vie, par assimilation " cartésienne ou léonardienne de l'animal à une machine, a " des limites immédiates, car au-delà d'une certaine profon- " deur, de certains phénomènes, l'esprit rencontre le mystère, " l'inexplicable, des conditions lui manquent qui lui permet- " traient de se faire une idée de l'origine, du développement " du vivant et de l'extraordinaire unité qui harmonise sa struc- " ture ou ses fonctions et son savoir faire y échappe.

" L'histologie du cerveau ne nous fait pas connaitre tous les " mécanismes de ce transformateur naturel.

" Ce que la pensée conçoit le moins en Physique, ce sont " les propriétés qui ressemblent le plus à des propriéts de la " substance vivante : l'élasticité, catalyse, dissymétrie molécu- " laire.

" Que sommes-nous, sinon un équilibre **instantané** d'une " foule d'actions cachées et qui ne sont pas spécifiquement " humaines ?

" Notre vie est tissue de ces actes locaux où le choix " n'intervient pas et qui se font incompréhensiblement d'eux- " mêmes.

" Nul n'est identique au total de ses apparences. La vie " est la chûte d'un corps.

" Les lois de la nature ne sont pas des vérités permanen- " tes existant hors de l'esprit mais des instruments toujours " perfectibles, ne pouvant gouverner le monde car appareil- " lées à l'infirmité de nos esprits, ce sont hypothèses, projec- " tions commodes de l'esprit.

" Il y a irréductibilité du réel à l'esprit, l'un ne pouvant " être ramené à l'autre, inadéquation de telle pensée au réel " et obscurité confuse des choses.

" La propriété essentielle du système nerveux est de don- " ner de grands effets à de petites, très petites causes.

" La vie, après tout, ne se résume-t-elle pas dans cette " formule de paradoxe : la conservation du futur.

" Le devoir consiste à faire de son mieux ce que l'on est " fait pour faire.

" Les études sont quasi-vaines pour celui qui ne sait se " servir de ce qu'il n'eut pas inventé.

" Je vaux ce que je veux, je vaux par ce qui me manque.

" Quand se dessine un espoir, une esquisse de renverse- " ment de la situation.. parfois on demande presque pardon au " mal... on craint de l'offenser en accueillant le mieux et le " bien... on craint ce qu'on espère...

Ne peut-on pas appliquer au médecin ces lignes.

B. — METHODE.

Il y a une méthode valéryenne de parole et d'exemple suprêmement intelligente, secouant les inerties, détruisant les conformismes, d'une **dureté** et d'une **clarté** inégalées dont voici quelques glanes éparses :

" Devoir de l'intellect : tout ce qui vous semble clair ou " évident au premier regard, tentez de le trouver obscur.

" Différencier travail, moyen de vivre et l'oeuvre, raison " de vivre.

" Un homme compétent est un homme qui se trompe selon " les règles.

" Reconnaitre la vitalité de l'absurde, la fécondité du con- " tradictoire. C'est la gloire de l'homme de pouvoir se dépen- " ser dans le vide. Les recherches **intensées** sont parentes des " découvertes imprévues. Le rôle de l'inexistant existe. La " fonction de l'imagination est réelle et la logique pure nous " enseigne que le faux implique le vrai. Il semble que l'histoi- " re de l'esprit puisse se résumer en ces termes : Il est absur- " de parce qu'il cherche, il est grand parce qu'il trouve.

" **Réserve** et **doute** sont les conseillers secrets du méde- " cin au scepticisme " **dosé** ".

" Le thème de la relativité des connaissances doit être " constant comme un leit-motif.

" Il faut asseoir le diagnostic clinique sur le trépied :

" **Contingence. Nécessité. Logique**

" La spécialisation : Nécessité et dangers.

" Formule multivalente : il n'y a point de détails dans " l'exécution.

" Le véritable orgueil est le culte rendu à ce que l'on **voudrait** faire, le **mépris de ce que l'on peut.**

" L'homme tend à nier ce qu'il ne sait pas affirmer.

" Une idée ne détruit pas l'autre, elle détruit sa présence, non sa possibilité.

" La vérité n'est pas une et invariable. Elle se compose de tout ce qui, à tel moment, est pensable sur tel sujet, optimisme de l'action, de l'effort, **siège assidu de l'objet**, probité intellectuelle.

" Acquérir le goût du précis, du logique, du **solide** et celui de l'effort individuel que nul enseignement ne supplée.

" Les résultats, ce que l'on aimerait à dire définitifs ne sont jamais que des aboutisements provisoires, des **seuils**, des **relais** partiels élémentaires.

" Savoir donner aux choses des noms **suffisants.**

" Primauté de l'expérience en général, valeur du fait extérieur mais un fait mal observé est plus perfide qu'un mauvais raisonnement.

" Condamnation de tout système s'il est arrêt de la pensée. Une idée n'a de valeur que transitive par l'ouverture qu'elle dégage, les problèmes qu'elle pose, l'espoir qu'elle suscite.

" Se méfier des explications trop simples, une chose comprise est une chose falsifiée car le réel fait éclater les cadres et dépasse toutes formes. Plus un livre est limpide, plus il est trompeur.

" Travail soutenu, volontaire, maturation, patience.

" Patience dans l'azur

' Chaque atome de silence

' Est la chance d'un fruit mur.

Telles sont quelques données de l'enseignement du poète pour lequel les " théories ne sont que châteaux de cartes ", telles sont quelques formules extraites de cette oeuvre éparse mais haute comme les étincelles d'un ciel étoilé, oeuvre qui atteste **Valéry** bien plus qu'elle ne le **constitue.** Valéry ayant constamment dépassé son oeuvre par son influence si diversifiée que sa clef ouvre tant de serrures.

Créateur d'une algèbre intime, armé de réticente ironie, Valéry a dépassé Descartes et fait appel surtout à la méthode de Léonard de Vinci, la plus forte intelligence qui ait surgi se-

lon lui avec Napoléon, car par l'universalité, la multiplicité de leurs aptitudes géniales, ils surent trouver tous deux **l'attitude centrale** à partir de laquelle les réalisations, les entreprises de la connaissance, les opérations les plus difficiles où les oeuvres d'art sont également possibles. Ces deux génies n'ont pas réalisé leur **possible** mais quelles virtualités. Et Valéry ne cesse d'admirer Napoléon qui concevait l'ensemble et le détail et dormait quand il voulait et qui a pensé à l'échelle du monde actuel, Napoléon type idéal, unique de l'action **complète.**

Ainsi Valéry aura été de son temps un " maître à penser ", un maître de l'heure au rayonnement inépuisable, extrayant le radium de la pechblende de la poésie mais mieux, intéressé par tout, posant des questions inédites, affamé de précision de logique, de " pureté " surtout, il a cherché à tout comprendre et à dissoudre toute obscurité " dans le vitrail lumineux d'un univers intelligible " ...

La Comtesse de Noailles a écrit magnifiquement que Napoléon avait " **bosselé** " la planète. Disons que Paul Valéry, passionné d'intelligence, singulièrement r é e l et impossible à ignorer désormais, a créé un mode valéryen de penser, d'écrire et de voir. Son oeuvre est accomplissement, discipline et force attractive.

Et ce poète merveilleusement intelligent, affecté du mal aigu de la précision, laisse une oeuvre **irremplaçable** et **féconde** (Rideau).

Citons Georges Duhamel, médecin et académicien. " Valé-
" ry est un maître que nous considérons avec la plus grande
" révérence car il est de ceux qui, outre leur vertu créatrice,
" savent tout juger, tout comprendre, éclairer l'objet et la rou-
" te, puis, quand le moment est venu, saisir le sextant, inter-
" roger le ciel et faire le point.

Citons enfin le successeur de Valéry à l'Académie française (38me fauteuil), le Professeur Henri Mondor, de la Faculté de Médecine, qui répondit à un reportage des Annales, le 25 février 1935 :

" J'ai beaucoup d'admiration pour les écrivains d'aujour-
" d'hui, mais si vous me disiez : " vous n'avez droit qu'à un
" nom ? ", je vous donnerais : Valéry.

Et Mondor a résumé dans un raccourci de phrase qui clot ce chapitre : " Il y a une révélation valéryenne dans la nuit " de la conscience humaine ".

III. — ILLUSTRATION D'EXEMPLE : Relations, Médecine, Littérature.

Littérature et médecine s'engrènent : Rabelais, Ruysdaël, Sainte-Beuve, Littré furent médecins évadés de la médecine mais combien de littérateurs non médecins subirent l'influence de la médecine, Flaubert fils et frère de médecin, Balzac halluciné à son lit de mort réclamant Bianchon, le docteur Bianchon qu'il avait créé et qui seul pouvait le sauver, Bourget plus près de nous, Michel Corday, etc. Enfin il est trop facile de démontrer que l'école naturaliste fut ce qu'elle fut par l'influence de la médecine et que Claude Bernard a postulé bien malgré lui Emile Zola, son disciple **par excellence** mais son disciple **mal préparé.**

Cet exemple illustrera notre thèse des reflets solidaires et des interprétations. **L'introduction à l'étude de la médecine expérimentale,** de Claude Bernard (1865), a provoqué, permis, déterminé l'oeuvre de Zola.

Par ce livre, la médecine, science d'observation, devint en outre science expérimentale, par ce livre, le pragmatisme a été devancé, mais de ce livre naquit le naturalisme de Zola et sa théorie du roman expérimental (1880). Selon Bédier, et Hazard, Zola **démarqua** tellement bien Claude Bernard que partout où il y avait le mot **médecine,** il écrivit **roman.** Enorme abus de mots et grossière analogie qui a valu à Zola le qualificatif de « **Primaire intégral** » donné par Thibaudot car le romancier ne trouve jamais que son expérimentation, que ce qu'il y a préalablement mis lui-même. Exagération doctrinale et lourde caricature génératrice de faux savants qui menèrent logiquement la contre-thèse de la faillite, de la Science. Science n'est pas article de foi.

Il survit de tout cela un Zola cycliquement populaire, aux semelles de plomb, à la fois myope, épique et péremptoire, luxuriant et systématique, d'une ingénieuse ingénuité, « voyeur aimant les couleurs voyantes », lyrique démesuré et généralisateur hâtif. Et Zola a choisi un médecin, le Docteur Pascal pour effectuer la synthèse de son oeuvre et dresser l'arbre généalogique des Rougon-Macquart. Par ailleurs, il est trop facile de rapprocher Claude Bernard et Valéry, initiateurs de méthode et non doctrinaires, tous deux d'attitude spécifique-

ment française. Le professeur Roussy a souligné ce rapprochement : leur **méthodologie.**

Fait significatif : De même que Pierre Loti eut pour successeur, à l'Académie française, un grand peintre Albert Besnard, Valéry a pour successeur un maître de la médecine, le professeur Henri Mondor et ceci pose le problème de la **présence** du médecin à l'Académie française, admise par Raymond Poincaré, Marcel Prévost, Henri Robert, affirmatifs lors d'une enquête à ce sujet, à l'heure actuelle l'Académie française s'honore de la présence de quatre médecins : Pasteur, Valéry, Radot, Duhamel, Mondor, Jules Romains. C'est le retour à la tradition de Vicq d'Azyr, Cabanis, Destutt de Tracy, Flourens, Claude Bernard, Sainte-Beuve, Pasteur (non médecin, plus que médecin, Littré), Clémenceau, l'Eloquence parlementaire, le haut clergé, la Carrière, l'Armée, le Barreau, la médecine **légitiment** leurs candidats **représentatifs.**

IV. — LE MEDECIN ERYZIMAQUE OU VALERY EN EPIDAURE.

Le Médecin Eryzimaque apparaît deux fois dans l'oeuvre de Valéry, dans un dialogue **"Socrate et son Médecin"** (Mélange) puis dans **"l'Ame et la Danse".**

1°. — A Socrate étonné de l'assurance de son médecin Eryzimaque répond : "Ne me fais pas si redoutable, je ne suis pas le monstre de **Savoir** et de **Pouvoir** que tu crées. Mes " limites sont trop certaines : je te connais mieux que toi-mê- " me... en tant que tu t'ignores ; mais infiniment moins bien en " tant que tu te connais". Et le médecin parti, car, ajoute malicieusement Valéry " fuir est dans la nature des médecins", Socrate conclut : "Il me laisse divisé entre ce qu'il sait et ce " que j'ignore, et d'autre part ce qu'il ignore et ce que je sais. " Mon esprit se répète comme un oracle une sentence étrange " ambigue. Tout repose sur moi et je tiens à un fil ".

2°. — L'Ame et la Danse. — (Lire : l'intelligence et son mouvement, sens ésotérique selon Emilie Moulet).

Laissons ce sens allégorique. La Danse (prise **seulement** comme **exemple** de **création artistique)** est définie par des formules à frappe d'or : " Danse, tourbillon voluptueux, ondoyante " magie, illustration plastique d'un enchaînement enchanté,

" traduction d'un texte musical en sonores effigies du mouve-
" ment, finalité sans fin, harmonie secrète de choses accordées,
" de grâces commensurables et sans cesse renouvelées, conti-
" nuelles arabesques d'attitudes, perpétuelle création de l'éphé-
" mère, danse ornement de la durée comme l'architecture est
" ornement de l'étendue, danse acte **pur** des métamorphoses
" par sa mobilité essentielle et gratuite. Quel papillottement
" merveilleux pour traduire la danse et le compositeur de dan-
" ses, orfèvre des délices du temps perdu."

Qu'est-ce encore que la danse ? C'est l'étourdissement l'oubli du réel, du tragique quotidien et dirait Tolstoï, le plus parfait péché de l'art. Mais pourquoi danse-t-on ?

Cet étourdissement, c'est nous, dit le poète, " la lutte " contre l'ennui qui n'a d'autre substance que la vie elle-mê-"me, (ennui incurable selon Lucrèce)." car l'homme ne fait que diversifier son ennui, " cet ennui, réponse du même au même, " c'est la clairvoyance de la vie, telle qu'elle est, la lucidité " meurtrière de la réalité, l'inexorabe réalité, la netteté " désepérée."

O la coulée d'or de ces phrases valéryennes...

Je ne puis qu'ajouter, très loin, dans ce sillage diamanté: Voilà pourquoi il faut le voile de Maya, qui drape la vie, " la vie horrible quand elle est nue", le voile de Tanit qui laisse transparaître la réalité des jours sur les jours dans la buée bleuâtre du rêve. Et Maya de pure race hindoue est avant tout une bayadère tiarée, flexueuse, aux doigts effilés, armés d'ongliers d'or.

Eternel besoin de l'homme qui pour vivre doit oublier la vie. Ces pages font entrevoir la beauté plastique de la danse, le sens des danses sacrées de l'Inde et de la Grèce, dont nos danses dérivent, mais si mondanisées, le dynamisme expressif de la danse, le halo brillant créateur d'atmosphère. Si une cathédrale est la prière d'une race, la danse est la mesure de sa culture.

Mais j'ai les doigts bien lourds pour traduire, pour commenter ces lignes et cette limpidité cristalline trop abstraite coule entre mes doigts serrés vainement pour la retenir. N'oublions pas d'ailleurs que pour Valéry, la danse symbolise ici, tous les arts provoquant la même " ivresse due à des actes".

Mais Valéry dans ce pastiche grec qu'admirait André

Levinson, maître en chorégraphie emprunte à Platon ses personnages : Socrate - Phèdre, le bel adolescent et le médecin Eryximaque, familier de ces " banquets " et des inévitables danseuses.

Au milieu de ces diaprures d'images de ces chocs étincelant d'idées, Eryximaque qui connait ces danseuses "bien " mieux que bien et en quelque manière un peu mieux qu'elles " se connaissent elles-mêmes ", car, n'est-il pas le médecin ? Le médecin pour lequel on n'a aucun secret ? Mais ce médecin ennemi de la polypharmacie et des drogues **"inconstantes",** c'est-à-dire, "ce qui est", la vie humaine "telle qu'elle est", réduisant la thérapeutique à la diététique et à huit remèdes, ne connait aucun antidote contre ce poison des poisons, l'ennui de vivre, c'est-à-dire, "ce qui est", la vie humaine "telle qu'elle est", "les choses comme elles sont".

Mais heureusement l'univers, ajoute notre médecin, ne peut souffrir un seul instant, "de n'être que ce qu'il est". Le remède ou les palliatifs il les crée à notre insu. Ce sont : l'illusion, ses mille masques, ses apparences, les délires non mélancoliques rectifie le médecin, les ivresses et les étourdissements, le mouvement dont la danse est la plus parfaite harmonie. Si la Médecine ne les invente pas, elle les conseille.

Et comme la danseuse Athikté, tombe épuisée ou prise de vertige Eryximaque requis donne sa pleine mefure de médecin philossophe enrépondant avec calme : "Je n'ai point coutume de me hâter dans ces circonstances ! Si les choses doivent s'ar- " ranger, il sied que le médecin ne les trouble point et qu'il " arrive un très petit moment avant la guérison, du même pas " que les Dieux ! ".

Cette phrase savoureuse ne renferme-t-elle pas toute la Sagesse et toute la Dignité de la Médecine, lentement sortie des temples **volontairement** obscurs, sous le ciel lumineux de l'Hellade.

V. — VALERY PARAMEDICAL OU L'IDEE FIXE.

Pour l'initiation valéryenne je recommanderai ce livre fantaisiste paramédical et " **charmant** " l'idée fixe ou deux hommes à la mer. C'est l'humour de Valéry, l'humour en feu d'artifices, bombes et fusées. Thème essentiel. Il n'y a pas

d'idée fixe puisque rien ne dure dans l'esprit, tout y est en perpétuelle transition. Comment une idée y serait-elle fixe quand notre personnalité est en continuel devenir. Il y a plus d'une personne en nous... Nous employons les mots sans les définir, ils paraissent translucides alors qu'ils dégagent l'obscurité. Et la conversation court sur mille sujets Freud, Einstein, Pascal, Malthus, Cuvier, Volta, la connaissance de nos limites (art difficile), l'insularité psychique, le robinsonisme intellectuel de Valéry autodidacte avant tout, la parodie du jargon scientifique, l'éventualité de la vie, la valeur **provisoire** des lois dites définitives, la thèse des vérités contradictoires ou à deux faces, la désespérance de l'espoir après les espoirs exagérés de l'ère pastorienne le role trop restreint de la physiologie dans les études médicales scolaires, les fluctuations de la mode en therapeutique et le scepticisme nécessaire, à l'ébranlement du déterminisme scientifique on y trouve des perles telle cette définition subtile du cinéma : " C'est le faux par le vrai " ou encore : Un homme seul est toujours en mauvaise compagnie, ou cette vérité histo-embryologique : " ce qu'il y a de plus profond dans l'homme c'est la peau ", et encore : " le champ du microscope produit plus de problèmes qu'il ne " nous livre de solutions, la sensation de vivre davantage est- " ce la présence extrême de l'instant ou la présence extrême " du possible ? la vie a quelque chose d'un accident qui s'est " fait des lois, le médecin est un stratège de la lutte de la vie individuelle contre la loi de la vie... moyenne — de toutes choses se sont les choses vivantes qui déconcertent le plus l'être vivant, définition de l'implexe valéryen virtualité universelle du moi, son ouverture active, son pouvoir de transformation. Tout cela, devant le fond de scène **très valéryen** une mer bleu-paon, lamée d'or et dont les flots se reforment sans cesse...

VI. — DISCOURS AUX CHIRURGIENS

Prononcé le 17 octobre 1938, dans l'amphithéatre de la Faculté de Médecine de Paris à la séance du Congrès international de la chirugie " tenue sous la présidence de Monsieur Paul Valéry "

Tout Valéry, est dans ces pages aussi denses que versicolores sur les chirurgiens et la philosohpie de la chirurgie, son

évolution depuis Pasteur : asepsie pastorienne et pureté valéryenne ont des rapports subtils.

La chirurgie est l'art le plus magnifique qui soit : grandeur de l'objet, grandeur de la réalisation, caratère humain de la tache, mise incessante de l'homme au-dessus de lui-mème comme le sculpteur auxquels l'apparentent certains dons **nécessaires,** elle supporte mal la médiocrité du métier, le vrai succès y est la vertu de l'homme mème.

La précellence de Valéry s'affirme encore dans ce discours mais dépassant son cadre et son auditoire Valéry par une prescience montrant l'extraordinaire acuité de son intelligence et ses vues secondes **prévoit** la bombe atomique aux dernières pages de ce discours sur " les informations très " indirectes qui nous parviennent des profondeurs de la " **petitesse** " et parle sans ambages du savant faisant " sauter un atome ", de la désintégration des corps " **simples** " et du cosmos dès électrons, système de Copernic en infra-miniature, allusions au relativisme einsteinien, visions anticipées de Hiroschima-Bikini...

N'est-ce pas du prophétisme ? Et Valéry souligne en pessimiste l'immense changement des idées et des valeurs car le savoir est désormais dominé par le pouvoir d'action.

Ajoutons ces lignes du poète expriment par ailleurs ses inquiétudes de l'avenir :

" L'action de l'esprit créant furieusement et comme dans " l'emportement le plus aveugle des moyens matériels de " grande puissance, a engendré d'énormes événements d'échel- " le mondiale et ces modifications du monde humain se sont " imposées sans ordre sans un plan préconçu et surtout sans " égard à la nature vivante, à sa lenteur d'adaptation et d'évo- " lution, à ses limites originales. On peut dire que **tout ce que " nous savons,** c'est-à-dire **tout ce que nous pouvons, a fini " par s'opposer à ce que nous sommes.** La question se pose " donc si l'esprit humain pourra surmonter ce que l'esprit " humain a fait ? Si l'intellect humain peut sauver d'abord le " monde puis ensuite soi-mème ?

" Il demeure sage de se tenir prèt à tout. Il faut conserver " dans nos esprits et dans nos coeurs la volonté de lucidité, " la netteté de l'intellect et le sentiment de la grandeur et du " risque de l'aventure extraordinaire dans laquelle le genre

" humain s'éloignant peut être démesurément des conditions " premières et naturelles de l'espèce, s'est engagé allant je " ne sais où ?

Mais ce discours aux chirugiens montre combien Valéry clarifie tout ce qu'il touche et la vie est faite de problèmes sans cesse plus complexes, mais plus un problème est compliqué, plus il y a lieu d'en parler clairement a écrit le professeur Leriche du Collège de France, dont le style est net comme un reflet sur ses instruments d'acier nickelé et qui a su lui aussi par ses vues originales sortir du champ éclairé par le phare miroitant en rose de cristal des salles d'opérations et comprendre que la Médecine est une grande chose et sans frontières. Et Leriche fut le collègue de Valéry au Collège de France avec sa chaire qu'illustrèrent tour à tour avant lui : Laënnec, Magendie, Claude Bernard, Brown-Séquard, d'Arsonval et Nicolle.

VII. — LA JEUNE PARQUE, plaque tournante au centre de l'oeuvre de Valéry.

Poème célèbre et si mal lu, coeur de l'oeuvre de ce poète qui n'a jamais voulu entendre son coeur. Dans le monde de la **"Littérature pure"** aussi restreint que celui des mathématiques supérieures, ce poème constitue un événement primordial- une influence **déterminante.**

Dessein. — La Jeune Parque 1917 (512 vers écrits en 5 ans) Ce poème **offre** comme le voulait Platon, le Dante et Mallarmé, plusieurs sens superposés littéral et littéraire, ésotérique et exotérique, allégorique et délicieusement **anagogique**.

Son principal exégète après Alain, Emilie Noulet, écrivait : " Reste la jeune Parque. Elle surtout m'a demandé un long " effort, partant un long amour. Vers d'une telle beauté qu'il " semble impie d'en disséquer le sens, vers si chargés de sens " difficiles, qu'il semble téméraire de les vouloir entendre".

Et alors ?... Alors résignons à l'audace et à l'impiété malgré l'envoûtement de la musicalité. Selon les ondoyances de ce beau tissage examinons les **harmoniques d'idées.**

Dessein. — **A.** — La Jeune Parque c'est le poème de la **vie intérieure** par excellence, de l'introspection bergsonienne, c'est le poème de **l'Etre "dépouillé"** au contact des **ténèbres éveillées.** Ténèbres d'or d'une nuit de trésor, la nuit étant

mystérieusement complice pour le recueillement, la connaissance et l'amour. C'est le songe intérieur d'une nuit d'été, avant tout songe de soi, avant tout **nocturne** valéryen.

C'est l'étude des conflits de cette dualité qui est en Nous, qui est notre texture physique et morale, de ce complexe humain : corps et âme, esprit et chair, (intellectualité et sensualité), moi et soi, absolu et relatif, euphorie et désespoir, jouissances matérielles et appétit du divin, vie et rêve, ambivalence, duplicité pascalienne.

C'est le regard intérieur sur ce qu'il y a en nous d'éléments d'éternité, d'universalité pure hors de la personnalité accidentelle-sociale.

B. — C'est le poème de dédoublement aux **rares** heures privilégiées, intuitives, nous donnant la vue **brève** et **directe** de nous-mêmes, hors de la tyrannie des apparences, des servitudes millénaires de nos sens et de la vie pratique conventionnelle. Poème de la lucidité intellectuelle contre l'Illusion des apparences, **l'Illusion** (Maya) qui est au faîte de tout comme le **Désir** (Kama) est à la base, disent les Hindous. Poème de **l'intelligence** devenant **conscience,** effort de possession de soi-même, d'examen intérieur (vers 32-38), de ce qui est élémentaire essentiel en nous : **l'Etre,** le Moi pur et réel. Effort pour nous évader de notre nature infirme pour atteindre l'extrême de nous-mêmes, car souligne Valéry, il faut différencier nettement la conscience, ce **"moi le plus nu"**, que Valéry oppose à la personnalité accidentelle, c'est bien **l'Etre,** notre part **étincelante,** du **Grand Tout** spirituel.

C. — C'est le drame de la conscience de cette **"merveilleuse"** vie intellectuelle qui s'étonne d'elle-même, poème du mystère **intérieur,** le mystère de la Jeune Parque étant le mystère même de la vie et de ses aspirations, de ses **"élévations"** la vie moisissure sur l'écorce infime d'une planète surtout minérale mais recelant l'essence pure, l'élan, la possibilité de nous voir nous-mêmes

La Jeune Parque, c'est — nuançons encore — un « cheminement de la réalité apparente vers la réalité transcendante " — Poème de la conscience de soi — la seule connaissance vraie, la conscience d'être, " la conscience consciente " — objet et personnage — l'intelligence s'intériorisant en connaissance.

Contre-thèse. — La jeune Parque, c'est enfin **l'impossibilité** de la connaissance **intégrale** de Nous-même, du renoncement nirvanique des Hindous, de la mort " aux " **charmes extérieurs** ", devant les appels de la vie, les appels de la route, les séductions des apparences qui nous entourent et nous enchantent, les sollicitations du merveilleux univers, l'aiguillon inlassé du désir et les forces d'instinct.

Leçon. — Car, " la vie passe et ne revient pas ", c'est une voie sans retour. On ne peut pas, plus soutenir longtemps cet effort du regard intérieur que fixer le soleil. La conscience se consume à se connaitre, cette tension sur soi est exténuante, le chatoiement du voile de Maya dispersant l'attention. Barrès l'avait dit : " Nous voulons des possessions éternelles et nous " ne sommes qu'une série d'états successifs ". (phrase de douche froide pour les illuminés de l'amour).

Ainsi, la vie est aussi **désirable** que **vaine,** mais, ajoute Valéry : " La vie est à peine un peu plus vieille que la mort ".

Conclusions. — La conclusion du poème est saine : Impossibilité de se réduire à la conscience pure, de s'abstraire du monde extérieur **sensible,** de contempler exclusivement les **essences.** La lucidité mènerait au désespoir mais la vie recommence tous les matins, ainsi l'instinct l'emporte sur l'intelligence qui ne peut soutenir un effort introspectif bien que l'intelligence de nous-mêmes soit notre meilleure participation à l'être universel.

Dans ce retour du connu à chaque aurore, cette reprise au goût délicieux de la vie si brève (délicieuse d'être si brève), la connaissance doit s'éclairer d'amour (vers 510-512). Reprise par l'élan vital auquel nous ne pouvons pas échapper, dont nous sommes l'intrument, élan cosmique, fusion inconsciente de l'Homme et de l'Etre. Et cet appel irrésistible vient du Soleil, créateur de l'illusion, et de la mer, notre premier élément.

Dès lors, ces propositions acceptées, une aveuglante clarté éclaire le poème. Mais on ne réclame pas un poème, son déchiffrement délicieux est une constante découverte d'éclairs et sa musicalité échappe à l'analyse avec ses inflexions raciniennes et ses modulations et d'ailleurs le poète l'a écrit : " Rien de beau ne peut se résumer, l'absurdité de résumer est " l'essence même des belles oeuvres et en poésie, on ne trou- " ve que ce que l'on possède ".

Toutefois, nous commenterons certains vers par nous délibérément choisis.

1. **Division.** — A notre avis, la **Jeune Parque** peut être divisée en quatre tableaux : 1. — Nuit (vers 1 à 325). 2. — Aube (vers 325 à 347). 3. — Aurore (vers 348 à 464). 4. — Jour (vers 465 à 512).

2. **Explication du titre.** — la Jeune Parque ?

a) **Parque** parce que placée au-dessus du plan de vie courante conditionnelle, accidentelle.

b) **Jeune,** car née du dédoublement de deux soeurs, celle du moi sensuel, celle du moi spirituel, nées l'une de l'autre, double l'une de l'autre.

Jeune pour la beauté plastique du poème et femme parce que " le féminin ose penser comme il respire ", écrivait Valéry. D'ailleurs, Psyché eut été le vrai titre sans les précédents de La Fontaine, Laprade et Pierre Lougs, mais mieux vaut car ce nom est trop désincarné. Cette **plasticité** de la **Jeune Parque** a évité l'écueil du dictatisme philosophique de Sully Prudhomme et même de Lucrèce.

Valéry est **plus** que **notre** Lucrèce et cette plasticité permit l'étude nuancée de l'Eve féminine avec la **tentation** amoureuse, **refus** et **complaisance** voluptueuse. Eve avant la faute et avant l'enfantement.

Vers 48. — Les **deux** Parques de Valéry, l'une née de l'autre ne sont autre chose que la discrimation des **deux** moi, admise par Bergson : le moi **essentiel** ou immémorial, celui de la pure durée, à la fois profond, absolu, pur, éternel, invariable et le moi **accidentel** ou transitoire à la fois superficiel, relatif, contingent, artificiel et conventionnel.

Ici, le philosophe et le poète sont sur le même terrain avec les mêmes conclusions, thème et dénouement du poème : on peut faire des incursions dans la pure durée, atteindre le moi immémorial, c'est-à-dire **l'Etre,** mais on ne peut y vivre constamment parce que la **vie** étouffe la **Vie.**

Valéry qui ne lisait ni Bergson, ni Hamelin a ainsi poétisé cette thèse des **deux** moi symbolisés par le dédoublement de la jeune Parque et de sa secrète soeur. Ainsi le poème oppose le moi de la vie **permanente** généralisée au moi de la vie **particulière.** Ce dédoublement a lieu sous l'influence du serpent qui symbolise la **connaissance,** le serpent agent de mé-

tamorphose spirituelle qui ouvrit les yeux à Eve. Cette transformation de l'intuition en connaissance, cette naissance de la secrète soeur à la fois **autre** et **identique** a elle-même est l'oeuvre du symbolique serpent.

Vers 158. — ma statue : le corps qui est le non-moi.

Vers 172. — sombre but : le soleil aveuglant fixé trop longtemps se me en tache noire, soleil noir, admirable négatif trouvé déjà dans Hugo et Gérard de Nerval.

Vers 174. — et suivants. Le monde est décoloré quand il est contemplé hors du mensonge de nos sens, des erreurs de la perception extérieure. De même en soi, dans la conscience consciente à l'état le plus abstrait, la notion de temps se modifie. A l'idée d'écoulement, ou d'effeuillement, se substitue l'idée de simultanéité, de permanence, pour l'être immémorial, le temps fluent n'existe pas, le temps mathématique, homogène, superposable étant une abstraction analytique. Le temps réel est irréversibilité, incompatibilité entre des états ou des faits qu'il est physiquement impossible de superposer ou d'identifier.

Vers 185. — On peut commenter ces vers inouïs par la phrase de Valéry : " **la fin du jour est femme** ", phrase chargée de résonances, poudroiement d'or et fards du couchant, atours, fanfreluches et falbalas de nuages aux reflets zinzolins, taffetas gorge-de-pigeon, reflets roses sur l'émeraude de la mer.

Vers 199. — **trouble transparent** qui baigne les sous-bois, impression d'incantation lunaire, de dilution bleue. Expression aussi heureuse que " l'obscure clarté " des étoiles, de Corneille.

Vers 212. — le monde extérieur, celui de l'Illusion de Maya se décolore quand on atteint cette netteté désespérée désincarnée.

Vers 214. — Ramener **tout** à l'**Un** et sentir en soi la présence de l'un. Le monde, inséparable de la connaisance et créé par nous est sujet à nos fluctuations, à nos vertiges. " Regarde autour de toi , disent les Védas, tout ce que tu vois, c'est toi ".

Vers 209 à 220. — Cette mort **nirvanique** est une mort au charme des apparences, mort spirituelle sans liens avec la mort vulgaire, notre fin commune. Apparence parmi les ap-

parences, nous devons mourir à nous-mêmes, nous quitter comme nous quittons les charmes extérieurs. On arrive ainsi à la netteté glaciale, à la parfaite clarté de celui qui voit **les choses comme elles sont** : "ce qui est sans addition frauduleuse à ce qui est ".

Vers 224 à 242. — Enchantement du printemps, vers si beaux qu'ils sont définitivement écrits comme des vers **inévitables.** Printemps, verdeur apriline, sèves montantes et chûte de pétales, cycle éternellement renouvelé des floraisons renaissantes. Fausse joie pour l'homme.

Vers 348. — Iles au Levant, paysage grec ou le Soleil est Dieu, ou la lumière est tout, lumière magicienne. Les blocs d'améthyste transparente ou d'or en fusion selon les heures. Cyclades dans l'aurore serties d'écume marine rose et diamantée. Roses aurorales du vieil Homère et d'Anacréon. Tout cela illusion et "rose apparence du soleil" selon le poète des inspirations méditerranéennes.

En résumé. — Telle est la **Jeune Parque** et à ceux qui m'objecteront que la richesse de sens est trop diversifiée j'évoquerai l'Hérodiade de Mallarmé où selon Henri Mondor on trouve le poème de l'Absence, de la Nuit, de la Beauté inaccessible, de l'Attente pudique ou frémissante, du Silence, de l'Idéal inviolable, de la virginité orgueilleuse, de ses refus, de la grâce suprême". Et prétextes à joyaux et à rêves tout à la fois.

Mais la **Jeune Parque** intéresse encore le médecin, soit...

VIII. — LA JEUNE PARQUE ET LA PHYSIOLOGIE.

Intérêt pour le médecin, même hors des "complexes freudiens". De l'aveu du poète même le poème est une suite de substitutions psychologiques et en somme le changement d'une conscience pendant la durée d'une nuit, commentaire si clair et de la main du poète. C'est aussi une suite de transformations physiologiques et comme un cours de Physiologie, confia-t-il à Frédéric Lefèvre.

Mieux a surenchéri le professeur Marcel Sendrail la **Jeune Parque** n'est pas seulement le poème de la conscience qui s'interroge la Nuit mais elle implique une manière de traité de gynécologie poétique (vers 259 à 264) où le poète dénonce

dans le langage des Dieux les fonctions physiologiques ; le cycle menstruel, les sécrétions endocrines et exocrines le finalisme de l'anatomie féminine, la fécondation. vers délicieusement euphémiques mais si seyants à citer dans un discours sur "la connaissance poétique du corps", dicours de réception à l'Académie des Jeux floraux 1943, discours imprégné de valérysme.

Poème du corps, sujet à belles gloses. Il était observateur l'anatomiste qui baptisa Psalterium ou lyre de David, la lyre du trigone cérébral, mais il était encore plus spirituel l'anatomiste qui dénomma la lyre du vagin, lyre intravaginale dans une cavité **"délicieusement virtuelle"** disait Victor Hugo, et les nymphes périvaginales... Mais ici nous risquons de quitter Valéry pour le délicieux Pierre Louys des Chansons de Bélitis, devant toujours cette mer égéenne ou ionienne semée de violettes, au soir, selon Homère, pailletée d'or du levant au ponant et où tremblent élargis les reflets des étoiles.

Un médecin lisant le poème attentivement savoure toutes les nuances de la **"crise"** de la **Jeune Parque**, vierge qui se sent femme, la vérité des soupirs et des cris, la métamorphose de la chrysalide féminine, l'éveil pubéral au seuil de l'amour, Andromède attendant Persée sur son rocher, Salammbo avec ses cheveux poudrés d'or, **bleus d'être trop noirs,** sous la caresse du serpent sacré et par une nuit **transfusée** de lune... Psyché dans l'attente.

Nous avons signalé à Paul Valéry que la jeune Parque offrait l'exemple d'une crise de vagotonie. Le poète "omniscient" nous répondit qu'il y avait songé. En effet, Laignel-Lavastine a ruiné avec son amphotonisme dosé et sa théorie dite du "battant de porte" la théorie trop rigide de la "balance de Eppinger-Hess et de l'opposition antagoniste. sympathicotonique et vagotonique. Il y a bien plus aussi déséquilibre vago-sympathique qu'antagonisme rigoureux. Il reste toutefois acquis que notre équilibre neuro-végétatif varie au cours d'une journée-nuit avec activations et frénations, la nuit est le temps de la vagotonie dominante. Le nerf vague ou parasympathique quand son tonus est modéré présidant à la **frénation,** a la réparation des forces le vagotonisme nocturne compense la sympathicotonie **(ou activation)** de la journée. Cette vagotonie renaissante au crépuscule atteint sa plus grande intensité vers trois heures du matin, l'heure des crises d'asthme et des complica-

tions graves des maladies, l'heure de la mort (signale déjà dans l'Ecclésiaste). Nous ne saurions connaître qu'une **Jeune Parque** vagotonique, mieux à l'heure de **l'acmé** du vagotonisme avec bradycardie, hyperesthésie au froid, mains moites, propension aux pleurs, vertiges si le tonus vagal est fort. Mais défendons-nous d'imiter le médecin qui soignait par correspondance. Il est mort...

Valéry a choisi la Jeune Parque au lieu de Narcisse, parce que la femme, spontanéité et grâce, est plus près de l'état de nature que l'homme, plus viscérale, plus lunaire par ses crises cataméniales, plus nocturne et plus intuitive, plus asservie au déterminisme biologique et aux directives hormonales, aux rythmes vitaux, aux successions de temps forts et de temps faibles, aux fonctions d'anabolisme, de constitution des réserves, la femme "plus **significative** et plus **profonde** car elle porte " et enfante alors que l'homme ne fait qu'engendrer sans effort, " apporter l'étincelle " (Valéry). Et à ce sujet rappelons ce fait **significatif** que la glande maîtresse des glandes endocrines l'Hypophyse si importante avec ses stimulines au point de vue neuro-végétatif et sexuel grossit au cours de la grossesse (Launois et Ancel) et qu'elle a chez la femme à tous les âges de la vie un poids relatif moyen constant supérieur au poids de cette même glande chez l'homme (Travaux de Lucien cités par Gérard. Anatomie).

C'est explicable car la femme diffère tant de nous par la vie sexuellement discontinue, cyclique et lunaire sa puberté plus précoce, mais sexualité hétéro-sexuelle plus tardive que chez l'homme (loi de Tournier). Narcisse malgré son charme androgyne (phase féminoide de Mazanon) ne pourrait être substitué à la jeune Parque sans rompre le charme de ce merveilleux poème créé, concu pour **Elle.**

Si Valéry admet l'importance de base de la Physiologie pour lui comme pour Bergson, " la vie n'est plus faite d'éléments psycho-chimiques qu'une courbe n'est composée de lignes droites et l'étude de la cellule a élargi plutot que comblé " le fossé qui sépare le monde inorganique des formes les plus basses de la vie, de même pour lui il n'y a pas de strict parallélisme psycho-physiologique, le cérébral étant solidaire du mental mais non coextensif. Et l'on voit ainsi combien Valéry **méthodologiste** était nécessaire même après Claude Bernard, génial expérimentateur certes dont Léon Daudet a

signalé le cartésianisme étriqué, dont Mauriac et Jean-Louis Faure ont signalé encore l'étau de sa pensée entre le positivisme et le déterminisme. Valéry était nécessaire avec son esprit armé de relativisme et affamé de précision.

Mais combien la Jeune Parque avec sa vérité physiologique est différente d'Hérodiade de Mallarmé raideur hiératique, sans mouvement de corps vivant avec aussi peu d'anatomie que sous le stylet byzantin. Hérodiade est une aquarelle de Gustave Moreau, comme " la Rose de l'Infante " est un Velasquez, comme certaines " harmonies " lamartiniennes sont des pages de Listz. Adéquations...

IX. — LA PSYCHANALYSE FREUDIENNE ET LA JEUNE PARQUE.

Avec le recul du temps qui **décante,** on retient de Freud une emprise indéniable de ses théories séduisantes mais aussi une systématisation outrancière, Freud expliquant tout par la **libido** omnivalente. Tout cela supragermanique...

Freud et Valéry, deux esprits antinomiques si opposés qu'il est difficile de songer à Freud dans une oeuvre de Valéry.

Un disciple de Freud lisant la jeune Parque **voudrait** parler du freudisme de Valéry. Ce serait trop fruste et trop facile que d'interpréter dans ce poème le thème du Serpent (phallique assurément !...) du refoulement, du sommeil avec rêve et transfert de la sublimation, des associations d'idées libres. Tels certains médecins spécialistes qui ne veulent voir que leur spécialité.

On peut songer à Freud en lisant la jeune Parque mais il ne faut pas songer qu'à Freud tout est là.

Freud et Valéry sont antipodiques de tempérament. Pour Valéry le moi **conscient** importe surtout, (partie de la personnalité éclairée par la conscience) pour Freud le **soi inconscient** est primordial partie de la personnalité restée dans l'ombre, hors du champ d'éclairage de la conscience ou " Moi subliminal ". Pour Valéry le subconscient, n'est qu'une frange d'ombre d'un intérêt... non primordial.

Chez Freud tout l'intérêt est dans nos substructions obscures, nos racines profondes, boue et terre l'animalité atavique. Au contraire chez Valéry il réside dans la tour élevée sur

de belles fondations, sur du roc, Babel d'intelligence montant vers la lumière de plus en plus inhumaine. Freud est braqué sur l'instinct (inclusion de la nature chez l'homme), sur l'inconscient incoordonné, " réalité interne " atavique, chargé de refoulements. Freud braqué sur la conscience morale qu'il dénomme le " sur-moi " impératif moral. Valéry au contraire sur la seule conscience psychologique ou connaissance de Soi difficulté de langage en français du fait de ce terme " **conscience** ", ambivalent, confusionnel. Valéry épris de clarté et de logique est au contraire braqué sur l'intelligence.

Pas d'esprit plus systématique que Freud, moins systématique que Valéry. Germanisme et Latinité s'opposent ici, typiquement.

Le freudisme eut un succès mondial en pays anglo-saxon surtout, là où il n'y a pas le prêtre catholique confesseur, mais il ne pouvait pas ne pas en avoir puisqu'il parle d'amour... et dira le professeur Sendrail de " nos ténèbres internes de concupiscence ". Et je me souviens dune conversation avec Paul Valéry sur le freudisme ou le maitre loin de nier le sens clinique des freudo- psychiatres Freud et Breuer (sortis de chez Charcot avec des verres grossissants), ni la solidité d'un certain freudisme donnait au terme **libido**, (instinct sexuel pour Freud) le sens élargi de désir, le **Kama** des Hindous le **desiderium** avec toutes les nuances que Térence, Cicéron, Lucrèce, Suétone, Horace, Sénèque, Tacite, Pline donnent à ce mot si l'on feuillette un dictionnaire latin, en donnant la gamme. Richesse du latin mais Rémy de Gourmont n'a-t-il pas écrit que le français sans le latin était une cathédrale sans vitraux. Une interprétation freudienne de la jeune Parque ajoutait-il, si elle est possible, n'est qu'accessoire et tendancieuse, éminemment subjective.

On a signalé l'influence du confessionnal sur les névroses, ajouté à la claire découpure oblique des vitraux allongés sur les dalles, se brisant sur les stalles, et au clair-obscur des absides. Marcel Prévost a étudié le role du médecin confesseur accoucheur de secrets, tout cela justifie la psychanalyse mais l'application à un texte est bien plus délicate, malgré deux thèmes de choix de la **Jeune Parque** : Serpent et Sommeil.

1. — Le Serpent si souvent **phallique** dans la psychanalyse

freudienne est surtout ici d'une valeur mythique, symbolique, agent de transformation, de métamorphose spirituelle, vieux mythe biblique le Serpent d'Eve initiateur d'un savoir et tentateur enroulé sur l'arbre de la connaissance. C'est aussi l'éveil du désir, l'amour avec sa morsure délicieuse transformant la jeune fille qui se retrouve femme, illumination intérieure qu'est l'amour. Elle trouve en elle une autre elle-même après la morsure (sa secrète soeur) car le Serpent est pour Valéry intelligence et volupté. Mais le Serpent la quitte, l'amour étant contraire à la pure intelligence, la sensualité étant nocive pour voir clair en nous-mêmes.

2. — Le sommeil est pour Freud générateur de rêves, essentiel à la technique psychanalytique " le rêve étant une réali-
" sation détournée, travestie symboliquement par la censure
" de certains désirs refoulés ". Pour Valéry si certains rêves pourraient être cela fortuitement, le Sommeil est avant tout cette nécessité où nous sommes de vivre non pas une vie mais deux vies alternées, celle du sommeil éant peut-être la plus vraie selon lui. Le sommeil et la chair qui sont si peu nous et qui sont des nécessités impérieuses : sommeil et chair qui sont le contact avec la **Vie,** avec **l'Etre** sommeil naufrage du navire qui sombre, descente " au-dessous de soi-même " car n'est-ce pas merveille supérieure que de prouver que l'on possède en soi de quoi disparaitre à soi-même car, " tout s'efface à la fois ". Le sommeil " désintéressement " selon Bergson, " réalité désintéressée " précisera Valéry, le sommeil descente profonde ou l'on s'abime, seuil du mystère, état de limbes, pur contact avec l'essence, avec le courant de vie profonde, rivière souterraine. Et nous rappelons simplement la théorie du sommeil de Claparède, sommeil réaction de désintérêt à siège hypothalamique tubérien que complète la théorie toxique de Errera et Bouchard.

Le sommeil est par trois fois un thème de Paul Valéry . avec les treize strophes du poème Anne album de vers anciens, dans la jeune Parque du vers 425 aux vers chuchottés 461-464, vers teintés de freudisme il faut le reconnaitre, thème enfin repris dans " **charmes** " avec le sonnet la Dormeuse d'une beauté rayonnante, ou l'ame désintéressée n'est plus qu'Etre, car le sommeil et la veille sont les deux cotés de l'Etre, l'Etre qui **est** et l'Etre qui agit.

Et cependant, le sommeil accoutumance à la mort aliénation ou envol, le sommeil nous prive de telle ou telle nuit " étincelante et sombre " car, comme disait Hugo, " l'état **normal** du ciel cest la nuit " constatation humiliante à laquelle l'orgueil de l'homme répondra par un beau vers de Sully Prudhomme :

C'est moi-même étoilé, que j'ai nommé le ciel oui, car, " tout ce que nous percevons au dehors de nous, tout ce que " notre regard atteint jusqu'aux confins mêmes des nuits cons- " tellées fait à quelques égards partie de nous-mêmes ". (Marcel Sendrail).

On voit ici combien Valéry élargit, hausse les deux thèmes, serpent-sommeil. Freud nous menant au contraire à des simplifications arbitraires, à des déductions trop dirigées des émotions chocs, à un symbolisme trop grossièrement systématique, à des généralisations hâtives, à une conception scientifique **colossale** mais **outrée.**

Il y a aussi les impudences et les imprudences du freudisme car la psychanalyse " art subtil de magnétique sentimentale " (Hesnard) demande un flair peu commun pour discriminer les vrais délirants d'amour dans la diversité des psychoses.

Freud qui voyait dans la " **Chûte d'un ange** " de Lamartine aujourd'hui si peu lue mais si admirée de Leconte de Lisle, tous les rêves refoulés du poète, Freud a nettement influencé le théatre de Lenormand (le Mangeur de rêves) parfois Henry Bataille, parfois Jean Cocteau, parfois Julien Benda (les Amorandes) et les surréalistes en tant que ceux-ci veulent se libérer du refoulement. Preuve éclatante : Les surréalistes qui se réclament de Freud, Rimbaud et Bergson sont étrangers à Paul Valéry qui a voulu " nous libérer des ténèbres de l'incons- " cient en poussant la pensée à ses limites extrêmes ".

On peut étudier toutefois dans la jeune Parque le **syndrome d'irréalité** mis en lumière au point de vue psychanalyse par Hesnard (Signification psychologique du sentiment de dépersonnalisation) et Pierre Janet (les souvenirs irréels) car, la jeune Parque est bien " **celle qui sort** " en évasion hors du monde réel, étant crépusculaire et visionnaire, sa vision du monde extérieur prenant parfois couleur d'irréel et de fantasmagorie, états crépusculaires que laissent après eux certains chocs où l'on vit comme une ombre assiste à un rêve

avec cloture entre le monde et soi, ou ce qui nous arrive ne nous arrive pas, confins de la réalité et du rêve. Victor-Hugo a exprimé ces **introversions** substituant le rêve à la réalité, l'introversion étant surtout pour le psychiatre la disposition à substituer la vie intérieure à l'action. Les " **travailleurs de la mer** " et " **l'Homme qui rit** " de Hugo offrent des illustrations d'exemple et certains critiques après Renouvier, Guyau, Pellier et Paul Berret réclament la révision du procès de " l'intelligence de Victor-Hugo " si discutée. Procès à reviser encore...

Si nous lisons en freudiste la Jeune Parpue, il est facile de trouver les thèmes d'étude, couples d'association : soleil, source, sein ou mer, milieu, mère, le complexe mater-matrice, matière, Pan, Printemps, Procréation, insularité et hantise des iles.

Le thème serpent : vers 37 à 46, 50 à 89 et 423-424, de refoulement : vers 190 à 208, 254 à 279 et 425-459, les associations d'idées libres : vers 425 à 456 et 461-464, la Sublimation : vers 348 à 360 et 465 à 512, le Sommeil avec rêves : 434-460, une teinte de masochisme (désir de souffrir) : vers 243 à 257, le narcissisme : 258 à 264 et enfin le thème de virginité inquiète, mythe freudien **d'avant** la cruche cassée de Greuze.

Mais il n'y a là, qu'indications, vues sous un angle déterminé, risque de systématiser.

Et pour ne pas sortir du sujet valéryen mentionnons ici le début de la **Jeune Parque** avec son ciel nocturne constellé " **d'or lointain** " et de diamants " **extrêmes** ", extrêmes pour leur éloignement, leur beauté, leur pâlissement atténué à pointe d'aube quand le ciel est déjà clair, encore étoilé, extrêmes par leur rayonnement à bout de lui-même.

Cet éveil dans le vent nocturne (le vent onde de l'ombre et flot de l'infini) écrivait Hugo, avec l'invocation aux astres " **étrangers, inévitables** " luisant au " lointain temporel " dans le temps et dans l'espace.

Et ce calme stellaire s'oppose à l'inquiétude et mieux au " **raptus anxieux** " de la jeune fille. Valéry a préféré ce décor de ciel criblé d'astres à celui d'une pleine lune " somptueuse et morne " mais aux clartés trop molles. Il fallait plus de

mystère, de ténèbres, nuit sans lune ou gouttes de lumière les étoiles évoquent une neige brûlante en suspens.

Mais écoutons Valéry : " Nous nous trouvons accablés, " lapidés, englobés par le **nombreux** étincellement, scintille- " ment au-delà de nos entreprises ", et l'obscurité favorise l'introspection. " Cette obscurité toute ensemencée de clartés " inaccessibles nous fait une âme toute nue, dans une solen- " nelle et immobile surprise que nous causent le sentiment " d'être tout, et l'évidence de n'être rien... "

On n'ose rien ajouter à ce trésor de mots...

X. — L'AUDITION COLOREE DANS L'OEUVRE DE VALERY.

Les exemples de phénomènes de goût auditif sont rares. Ils évoquent la page célèbre sur le « **cas** » des Esseintes (le comte Robert de Montesquiou des Hortensias bleus). Par contre, les phénomènes d'audition colorée les plus courants nous ramènent au célèbre sonnet des voyelles, d'Arthur Rimbaud, écrit en 1872, aux vers célèbres de Baudelaire sur les connexions sensorielles « dans la mystérieuse et profonde unité où sons et couleurs se répondent » :

A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert dira Rimbaud.

A grenat, E blanc, I bleu, O jaune, U vert dira Vigié-Lecoq. C'est de l'hyperesthésie, de l'acuité sensorielle excessive mais on y arrive par entraînement.

Paul Valéry nous confia qu'il éprouvait, après Mallarmé son initiateur, des sensations de pseudo-chromesthésie ou coloration des voyelles « à la lecture » et aussi le phénomène concordant d'audition coloré analysé subtilement après l'ébauche de Rimbaud par René Ghil, Rémy de Gourmont et Marcel Chauzy. Les associations sensorielles d'audition colorée sont plus fréquentes qu'on ne le croît. Ces **pseudesthésies** provoquent des sensations visuelles éveillées par l'excitation auditive appelés **Photismes** par Lehmann. Aucune morbidité mais chez la plupart d'entre nous il y a manque d'entraînement ou d'orientation de curiosité vers ces connexions sensorielles, question d'efforts attentifs répétés, tout est là...

La couleur c'est la mélodie, la valeur, c'est l'harmonie, le dessin c'est le rythme, oui, mais il y a aussi des couleurs **harmonieuses, criardes, dissonnantes,** etc et, ajouterons-nous, si

les consonnes évoquent l'ossature, s'associent aux impressions de dessin, formes, lignes, « les voyelles sont à la poésie ce « que les couleurs sont à la peinture » (Rossigneux cité par Voivenel).

Valéry reçut de Rimbaud « émetteur de radiations, un choc foudroyant » écrit-il, et il ajoute encore : « Je m'amuse- « rais à faire la table de mes tropismes, je n'aime guère le vio- « let ni le vert ni le brun bistre ». On trouve des traces de manifestations de ce sens de l'audition colorée dans « la fileuse » où les touches bleues dominent et créent une harmonie à la Whistler, un camaïeu bleu, le bleu couleur de prédilection de Valéry, celle des horizons « **fuyards** », du lointain **toujours** bleu parce que c'est le lointain sans cesse reculé, celle de l'azur mallarméen obsédant, aussi les ciels crépusculaires de Valéry ne sont-ils pas violets comme ceux de Gustave Moreau et de Gustave Kahn, poète des « **Palais Nomades** ». La « **fileuse** » avec ses bleus sur bleus est une merveilleuse étude jeux d'allitérations et d'assonnances avec ses alternances savantes des **l** et des **r**, thème **laine-rouet**, et ses **S** tissés. Entrelacs de broderie frêle pour doigts de fée, cantilène de lys mystiques et fuseaux dévidant du rêve, soir aux subtilités d'opale, ciel vert mais au crépuscule, avant « l'ombre étoilée », mais comme le fait remarquer André Lafont chez Valéry, la lumière prime la couleur avec engouement pour pierreries mallarméennes, émeraudes, rubis, topaze et surtout saphyr. De la mer, il voit surtout le « scintillement » éblouissant, les « diamants d'imperceptible écume », à l'heure méridienne qui décolore par excès de lumière, du clair de lune de féérie les reflets de nacre et de perle, les irisations, les moirures d'eau lamée, le resplendissement pâle bien plus que les bleuités exquises et vaporeuses plus suggérées que peintes avec des couleurs de sa palette, mais il a exprimé par transposition auditivo-visuelle les bleus crépusculaires et nocturnes avec des **u** égrenés par une flûte d'argent sublunaire...

Une tendre lueur d'heure ambigüe existe...

La lune mince verse une lueur sacrée...

Mais la gamme de Valéry diffère de celle de Rimbaud a : noir ; e : blanc ; é jaune paille ; è ou ê : vert pâle ou vert bronze ; i : jaune d'or ; o : rouge ; u : bleu (conversation à Tunis. Avril 1936).

Certes ces **photismes** varient suivant les individus, l'audition colorée est phénomène subjectif avant tout, mais n'est-ce pas question dinitiation lente, de contraste simultané, de voisinage de voyelles d'influences subies, de prédispositions. Signalons en passant que pour Musset le **la** était bleu et le **si** orangé, une contralto brune et une soprano blonde (cité par Voivenel). Donnons enfin la gamme de Bost d'après Saint-Paul et Voivenel : do (jaune), ré (bistre), mi (rouge), fa (blanc), sol (vert), la (violet), si (orangé).

Valéry s'intéressait au problème et durant son court séjour à Tunis, en Avril 1936, il nous questionna longuement sur le **Peyotl**, cette cactée mexicaine "la plante qui rend les yeux émerveillés", dont l'étude par son confrère Rouhier (Thèse de doctorat en Pharmacie. Paris 1926) éclaire le problème de l'audition colorée et des synesthésies provoquées.

Le **"peyotl"** : anhalonium Lewinii renferme sept alcaloïdes dont la **Mescaline**. Une infusion theiforme de la plante avec une dose de un ou trois centigrammes de Mescaline provoque l'hyperesthésie musicale avec sensations colorées, véritables transpositions sensorielles. Les indigènes des hauts plateaux mexicains se réunissent sur ces terrasses des audiences du clair de lune (Titre de Loti-Debussy) pour déguster ce breuvage avec un **nécessaire** accompagnement musical pour provoquer des joies synesthésiques d'audition colorée intense. Pour notre part nous avons expérimenté la **mescaline** en écoutant du Chopin, notre auteur préféré et observé en règle générale que les dièzes se traduisent avec des tons chauds et les bémols en tons froids avec nette démarcation de ces deux zones dans le vert-jaune et le bleu-violet purpurin.

XI. — ODEURS ET PARFUMS DANS L'OEUVRE DE VALERY.

N'en déplaise à Huysmans des Esseintes — Huysmans ce "Zola catholique" — la zone sensorielle olfactive est en régression chez l'Homme. On suit cette régression phylogénique puis ontogénique, l'étude de l'organe de Jacobson vestigial chez l'Homme permet d'approfondir cette donnée. Flechsig a démontré cette dépossession de l'olfaction d'une partie du grand lobe limbique de Broca. Mais la Littérature offre des exemples d'hyperesthésie de l'odorat mettant en relief les noms de Zola, " le musicien, le symphoniste des odeurs, l'homme qui a le plus

" vécu par le nez " (Bernard cité par Voivenel, — Schiller cité par Grasset, enfin Baudelaire qui annexa à la poésie le département des parfums : thèmes de la chevelure, de la charogne, de l'ombre, du musc et des fourrures.

Il y a un "cas" Baudelaire comme il y a un "prodige" Baudelaire. L'homme d'un seul livre par excellence. Le vrai sensuel est un **visuel** (Type Hugo) l'inverti, le timide sexuel, l'homme "vierge" ou pervers est fréquemment un olfactif Nadar ami de Baudelaire affirmait sa "virginité" malgré la Présidente et Jeanne Duval, la mulatresse, qu'importe ? Ne soyons pas b.audelairiens à cause de cela ou malgré cela après la mise au point de la "situation Baudelaire" par Paul Bourget et les prédictions si lucides de Léon Daudet. Si nous avons mis l'accent sur Baudelaire **"olfactif"** disons aussi que Fernand Gregh le qualifia de "solitaire diamant noir", et que Henry Bataille a voulu écrire pour nos arrière neveux que, "Baudelaire est le " sommet de la somme de la poésie au XIXe siècle" Et Baudelaire restera inlassable et unique comme Chopin. Leur vertu incantatoire est éternelle — tous deux souverainement synthétiques — elliptiques, **"essentiels",** martyrs de leurs nerfs et de leur génie. Cette thèse du rapprochement est celle même d'André Gide, heureux de voir le mot affreux "malsain" caractériser également pour les qualifier ou les disqualifier l'inimitable et hyperesthésiée musique de Chopin et les fleurs vénéneuses de Baudelaire, oeuvres dont la **perfection** et les **limites** présentent de "subtils et constants rapports."

Quant à Zola le "grand fécal", pour la plume truculente de Léon Daudet, le "sanglier domestique" selon l'euphémisme discutable de Lecomte de Lisle, il reste le type de l'olfactif ; Zola, atteint de **coprolalie,** d'après Gilles de la Tourette, fut un "timide réfrigéré", un pervers olfactif selon Max Nordau, un "psychopathe sexuel" selon le docteur Edouard Toulouse.

Par contre Valéry est capteur d'images avant tout, tenté parfois par la peinture, l'aquarelle, même la gravure, Valéry auditif nuancé, tactile et plastique, engoué de musique et d'architecture, chez Valéry les sensations olfactives sont imprécises comme, "tel parfum vivant et défunt dans le vent venu", rare dans son oeuvre, et comme le souligne Aimé Lafont les roses si souvent évoquées par lui "sont toutes sans parfum", car, il considère surtout leur couleur telle la tâche colorée

d'une aquarelle de Calbet ou d'une toile de Renoir, mais jamais il ne sera obsédé par les roses du luxuriant Paradou, les roses de "La faute de l'abbé Mouret" et de la mort d'Albine.

Alors que Monsieur de Lamartine aux trois châteaux, avec son style délicieusement fluent et sa divine facilité goûte la saveur fondante et le parfum d'un fruit : "Le jour s'est écoulé " comme l'eau dans la bouche — D'un fruit délicieux qui fond " dès qu'on y touche, — Ne laissant après lui que **parfum** et " **saveur** (Jocelyn), Valéry, orfèvre verbal, reprend l'image avec plus de densité et de carrure taillée mais le fruit est sans parfum : " Comme le fruit se fond en jouissance, — " Comme en délice il change son absence, — Dans une bouche " ou sa forme se meurt, — Je hume, ici, ma future fumée — Et " le ciel chante à l'âme consumée — Le changement des rives " en rumeur."

Et il hume seulement du Néant dans le devenir fatal... Encore l'opposition Valéry-Lamartine dans cette dispute au Néant des plus fugitifs états de leurs deux sensibilités si désaccordées.

XII. — PAUL VALERY ET L'AVENIR DE LA MEDECINE.

La médecine doit rester carrière **libérale,** ou ne plus être selon un affreux jargon que "la corporation du corps soignant" L'Académie de Médecine **seule** compétente a condamné, " cette " médecine des pauvres orientés vers une autre façon de ma- " chinisme très inhumain, vers la médecine de caisse aux visi- " tes hâtives, prescriptions sommaires ou stéréotypées et règle- " mentées, atteinte immédiate au secret professionnel. toutes les misères de la médecine à la grosse et engourdissement de la conscience médicale, glissement aux complaisances, abus inévitables, mort dee toute spontanéité, de toute générosité ce qui fut dans tous les âges, notre fierté, notre noblesse, le don de nous-mêmes de tout notre temps " (Maurice de Fleury).

La Médecine asservie, fonctionnarisée ne saurait être médecine de qualité, la médecine étant libérale par excellence avec honoraires lbres en fonction de la qualité, de la durée de l'acte, du service rendu et en rapport avec la situation du malade. Ces lois d'assurances sociales devenant lois de sécurité sociale surtout de **contrainte** sociale avec par ailleurs une

fiscalité décourageante par sa progressivité dévorante spoliatrice. L'acte médical **"honoré", libre** ne doit jamais être rétribué d'après barême rigide.

Pour la médecine, socialisation est déchéance...

Nos entretiens avec Paul Valéry sur l'avenir de la médecine nous permettent d'affirmer que notre illustre ami condamnait formellement ces projets d'assujétissement de la médecine. Selon lui, la médecine, vocation par excellence, devait donner mieux que tout le goût d'une pensée libre, d'un art libéral s'adressant à l'individuel, non au social, donc il ne saurait y avoir de médecine sociale, standartisée, enrégimentee. Physiologiquement, anatomiquement, chaque être est irremplaçable, non interchangeable et notre bagage chromosomien permet encore mille et une constructions possibles, d'où médecine, science de l'individu, disait un de nos maîtres, " la médecine devant être strictement personnelle en son objet, la médecine n'étant pas au service des sociétés mais au service de l'individu malade. N'attendre du médecin qu'une tâche sociale, un rôle social, c'est le détourner gravement de sa mission première, laquelle est d'apporter à une détresse définie un secours défini, la parole et le geste s'adaptant à un seul moment, à un seul besoin. Quand nous disons en médecine : les cardiaques, les tuberculeux, les cancéreux, on ne se doute pas que ces mots, depuis longtemps, n'ont plus de pluriel mais n'ont qu'infiniment de singuliers ". L'individualisme extrême de Valéry ne pouvait concevoir que comme un non-sens la médecine fonctionnarisée, deux mots irréductiblement opposés. La médecine est avant tout éthique du dévouement, acte singulier d'homme à homme, nul ne donne plus de lui-même que le médecin. Il ne saurait y avoir dans la confession complète qu'est la maladie, ni monnaie d'échange, ni acquittement, ni mathématique des soins. Et dans notre société où l'on se paye de mots, on use trop abondamment du mot trop **extérieur** de **solidarité,** mot que Louis Bertrand trouvait inadéquat, devant appartenir selon lui " à un monde purement physique d'où l'animalité elle-même est absente, (deux poulies, deux courroies sont **seules** solidaires **rigoureusement**). Le mot de charité qu'elle vise à évincer reste au contraire si doux, si profondément humain, car la charité si évangélique vient du dedans, ne mécanise pas l'homme en rouage solidaire ".

TROISIEME PARTIE

ESSAIS DE CLINIQUE LITTÉRAIRE

I. — PSYCHO-PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR CHEZ VALERY.

L'amour... Avec Valéry nous sommes loin des vers de "la Maison du Berger" de Vigny, parmi lesquels Fernand Gregh et Henri de Régnier trouvèrent les plus beaux vers de la langue française sur la femme en sa généralité d'Eve éternelle, dont la beauté passagère a "cet éclat mortel que n'ont pas les étoiles", sur l'instant, à aimer parce qu'on ne le verra pas deux fois, vers d'une gratuité inpondérable, beaux vers en pure coulée d'or, "la Maison du Berger", cîme mystérieuse de la poésie française, "cîme baignée d'argent lunaire dans la forêt " du rêve et de l'enchantement."

Ici, autre registre musical... l'amour inspire à Valéry ses vers les plus réalistes, ses phrases les plus caustiques, les plus "baudelairiennes".

C'est dans Sémiramis : "Baisers, baves d'amour, basses " béatitudes, — O mouvements **marins** des amants confondus".

C'est dans Anne endormie : " Au hasard ! A jamais dans " le sommeil sans hommes, — Pur des tristes éclairs de leurs " embrassements — Elle laisse rouler les grappes et les pom " mes — Puissantes, qui pendaient aux treilles d'ossements, — " Qui riaient. Dans leur ambre appelant les vendanges — Et " dont le nombre d'or de riches mouvements — Invoquait la " vigueur et les gestes étranges — Que pour tuer l'amour " inventent les amants." Mais sa dormeuse se refuse à l'amour comme la Jeune Parque, "au baiser fauve et flétrisseur de " l'homme".

Dans, "la fausse morte" d'une préciosité gongorienne, aux multiples sens superposés, soit les affres des créations recommencées de tel poème, soit, le "meilleur moment du déduit", dirait Verlaine, soit l'évocation barrésienne dans le Jardin de

Bérénice de "Bougie rose" et de "Petite secousse"... mais Valéry se défend toujours du texte **littéral** pour **l'exquis** poème **"les Pas"** ou le **douleux** poème, la **"Fausse Morte".**

Dans les fragments du **Narcisse,** on trouve enfin tel long passage sur les amours qui se joignent et se décomposent (Ah ! si vite se décomposent...) les amants : "Ce couple aux pieds " confus qui se mêle et se ment, — Ces grands corps chance- " lants qui luttent bouche à bouche — Et qui du sable vierge " osent battre la couche, — Composeront d'amour un monstre " qui se meurt"...

Mais,... "quels fruits forment toujours ces moments enchan- " tés... car bientôt... le soleil ne peut rien contre ce qui n'est plus ! "

Et cependant, c'est le thème du "Lac" de Lamartine, la plus hâletante, la plus pathétique supplique au temps dévorateur depuis les premiers jours de l'émotion grecque, "le Lac" qui fait de Lamartine le plus grand des élégiaques, et des "lakistes". Instants d'éternités vécus dans ce qui passe !...

Oui, en amour, il est un sommet que bien peu atteignent, celui de la **possibilité merveilleuse,** de la plénitude désepérée, sommet où l'on ne peut humainement se maintenir, car, nous serions autrement les égaux des Dieux. Si cette plénitude est désespérée de ce fait, le tout est que cet émerveillement soit possible et prouve que l'infini est en nous comme il est hors de nous. Ces minutes, ces heures ou l'on atteint ce sommet, sont comme des vues instantanées et statiques sur l'amour total, spasme vers l'unité, chacune d'elles immobilise un instant, une minute de la vie universelle des choses de **l'Etre** et le fixe en son " oeternum nunc ", hors du devenir, sans relation avec l'avant et l'après, car, la vie est mouvante fluidité, changement et contradiction, principe protéen puisque vivre c'est passer et que l'on ne peut ni retenir son souffle, ni arrêter son coeur... Plénitude certes, mais bien désespérée, infixable, battements comptés : "Heure unique ou les Dieux accordent un ins- " tant, — A la tête qui penche, à l'épaule qui tremble, — L'esprit " pur de la vie en fuite avec le temps ! "minutes qui semblent un tel défi au temps dévorateur et qui resteront dans l'embaumement du souvenir aux bandelettes tissées d'or pur, toujours omniprésentes et leur resplendissement durera jusqu'à l'heure des derniers renoncements qu'elles enchanteront peut-être

encore de leur hantise. Dans la vie si mesurée, mangeuse de rêves, ces instants sont comme des îles, des îles ou l'on n'abordera plus, mais qu'il fallait savoir découvrir pour les inscrire, les fixer sur la carte des rêves éveillés. N'est-ce pas pour quelques instants semblables que l'on vit ?

Valéry ne nie peut-être pas l'existence de ces heures que l'homme vit hors de sa nature et dans tel passage d'Eupalinos il écrit: "Je sais bien que les extrêmes de l'amour nous transportent, comme l'on dit, hors de nous-mêmes, et je sais encore mieux par mon expérience très certaine que nos âmes peuvent se former dans le sein même du temps des sanctuaires impénétrables à la durée, éternels intérieurement, passagers, quant à leur nature, ou elles sont enfin ce qu'elles sont, ou elles se sentent créées par ce qu'elles aiment et lui rendent lumière pour lumière et silence pour silence, se donnant et se recevant sans rien emprunter à la matière du monde, ni aux Heures. Elles sont alors comme ces calmes étincelants circonscrits de tempêtes, qui se déplacent sur les mers, Qui sommes-nous, pendant ces abîmes ? Ils supposent la vie qu'ils suspendent..."

Mais ce ne sont que propos prêtés par Valéry à Socrate, et Valéry reste le poête désabusé des vers de Narcisse, vers inexprimablement beaux. Schopenhauer et Léopardi les auraient souvent relus car, ajoute Valéry, lucide, "l'amour consiste à sentir que l'un a cédé à l'autre malgré soi — ce qui n'était que pour soi... Aimer passionnément, c'est vivre et mourir d'un pari infernal que l'on fait et refait nuit et jour, quant à l'état réel de l'âme de l'autre de l'autre". Thème en raccourci " du Lys Rouge" d'Anatole France, car dit Valéry : "Si noués qu'ils aient été l'un et l'autre, les amants, toutefois, s'ignoreront toujours" et il reprend ironique : "Dieu créa l'homme et ne le trouvant pas assez seul, il lui donna une compagne pour lui mieux faire sentir sa solitude" ou ,encore, faisant allusion à la découverte du tréponème de... Christophe Colomb : "la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a, mieux vaut souvent qu'elle le garde."

Désespérance absolue ? Non, car Valéry, artiste, croit au refuge de l'art qui nous allège des pesanteurs humaines, et il reconnait que l'amour donnant des joies aigües comme la douleur, est oeuvre d'art car, au degré suprême, l'amour est "une

volonté de créer l'être qu'il à pris pour objet", et il reconnaissait aussi que l'amour est fatalité (la naissance et la mort sont moins involontaires que le choix du désir, écrivait la Comtesse de Noailles.) Valéry est donc toujours anti-Lamartine, comme il est anti-Pascal. Dans l'amour, s'il trouve ingénieuse la théorie de la cristallisation de Stendhal, il accorde plus d'intérêt encore à la théorie de la décristallisation de Gide dont il a repris le thème dans "Narcisse".

Demandons encore au poète le plus subtil qui fut des nuances dont il a le secret dans la peinture de l'amour. L'amour, cet infini trop horizontal, qu'est-ce encore ? Un auteur galant l'avait dit bien joliment : L'amour, ce plaisir charmant et toujours renouvelé d'une occupation généralement inutile" — soit — mais Valéry ajoutera toujours rigoureux que "la volupté pure, qui se redouble plus qu'elle ne partage, devient monotone et, que devenue occupation **régulière** et **finie,** elle s'exténue dans la possession même, pire pour la durée de l'amour, que la perte ou la privation car, posséder, c'est n'y plus penser, mais perdre, c'est posséder indéfiniment en esprit, et puis... l'amour ne peut être infini s'il se réduit à se finir aussi fréquemment qu'il se puisse."

II. — LE PESSIMISME VALERYEN OU LE CIMETIERE MARIN

Si la jeune Parque est le centre de l'oeuvre de Valéry, le "Cimetière Marin" est son oeuvre la plus célèbre, devenue classique. Ses exégètes sont nombreux ; c'est dit-on, à la légère, une oeuvre riche en obscurités, quoique dominée par l'image éclatante du soleil. **Non,** ne soyons pas byzantins ; penchons-nous sur le texte. La clarté obscure n'est pas l'obscure clarté ; il y a des obscurités **voulues** comme celles de Rembrandt, des graveurs et aquafortistes.

C'est le poème de la **vie** et de la **mort, "opposées",** de la lumière et de l'ombre, de la servitude qui nous attache à la terre, et de la liberté que nous offre la mer sur laquelle règne le soleil comme la conscience sur l'infini de nos états d'âme, le soleil et son écrasante **stabilité.**

C'est le poème de la toute puissance de la conscience de tous les tourments du moi, de la " condition humaine". C'est aussi l'oppsition entre l'Etre permanent **immuable** symbolisé par le soleil et la vie fugitive des apparences.

Dans ce dernier poème, l'être vivant qui change sans ces-

se, qui a conscience de son changement, s'interroge sur son moi profond, son essence, sa pensée pure devant le cimetière, image de l'éternel repos, devant la mer, image du tourbillon de la vie universelle, la vie étant **mouvance** continue (changement), la vie étant **identité à soi-même** (immobilité).

Le poète semble adhérer à la philosophie panthéiste, l'un de Parménide, le monisme de Spinoza, la philosophie hindoue, puisque l'être pensant est absorbé par l'être pensé, puisque l'univers, c'est l'omniprésence de **l'Etre.** Pour un boudhiste, le pas serait franchi et nos boudhistes Jean Lahor et Leconte de Lisle n'auraient pu écritre la dernière strophe qui rejoint les derniers vers de la " Jeune Parque ".

Or, la dernière strophe n'est pas le renoncement nirvanique, c'est l'invite à savourer la vie, la vie qu'il faut vivre. Et l'envol de cette strophe finale est belle comme un envol d'oiseaux dans la lumière : " Le vent se lève ! Il faut tenter de vivre " ...

Cette strophe, comme le serpent se mord la queue pour fermer le cercle, rejoint l'épitaphe de Pindare en épigraphe du poème : " O, mon âme n'aspire pas à la vie éternelle, mais " épuise le champ du possible ". la vie est là... il faut la vivre, brève ou longue, relativement, qu'importe puisque : " nos ter- " mes sont pareils par leur courte durée ", écrivait... La Fontaine.

Oui... car si toute joie a un goût de cendre, et la vie nous apprend que toute réalisation n'est que cendres...Le **Désir,** sans cesse renaissant, coule comme une sève de vie et il est irréfutable que le désir, c'est la vie, la satiété, la saturation, c'est la mort. Nos êtres de chair frémissante ou de faible raison le savent ou le sentent obscurément. Mais la sévérité de Valéry accepte que la mort soit pour lui " la condition même de la vie " et que l'effroi soit absent de son oeuvre.

Mais relisons... on relira toujours ces strophes où chante la mer qui " palpite " entre les pins, entre les tombes, la mer " toujours recommencée ", la mer, toit tranquille où marchent " les colombes " (voiles latines), où " picorent les focs " de ces barques, la mer, toit lumineux, " comble d'or aux mille tuiles ", la mer à l'heure méridienne, excédée de soleil, accablée de lumière, parcourue des fins éclairs d'argent, où naissent " maints diamants d'imperceptible écume ", alors que le

temps " **scintille** ", image exprimant l'illusion du monde des apparences, trame pailletée du voile de Maya.

Et près de cette mer dorment les morts, ces morts : " Ils " ont fondu dans une absence épaisse. L'argile rouge a bu la " blanche espèce. Le don de vivre a passé dans les fleurs. Où " sont des morts les phrases **familières,** l'art **personnel,** les " âmes singulières, la larve file où s'écoulaient les pleurs ".

Car que devient la survie panthéiste ou **substitution,** que devient l'accident de la personnalité, notre particularité ? Raisons du coeur ignorées de Valéry ?

Et le poète, dans le raccourci d'une strophe, chante la comédie de l'amour avec toutes ses nuances : " Les cris aigus " des filles châtouillées, les yeux, les dents, les paupières " mouillées, le sein charmant qui joue avec le feu, le sang qui " brille aux lèvres qui se rendent, les derniers dons, les doigts " qui les défendent. Tout va sous terre et rentre dans le jeu ".

Le jeu universel d'une danse macabre qu'évoque Saint-Saëns sur thème de Jean Lahor...

N'y a-t-il pas dans ces strophes toute la vanité de l'amour et de la vie, l'amour, pourvoyeur délicieux de celle-ci et avec quelle chaude vistuosité d'archet, sur nos nerfs hyperesthésiés et notre chair " vouée au temps qui la dévore ". Vanité de la fallacieuse beauté de la chair...

Disons encore que l'angoisse quasi-métaphysique de Valéry qui a donné son " consentement rationnel " à la nuit éternelle, n'est pas ici dans le frisson de la chair ni dans le problème de l'au-delà mais dans la hantise du vrai ver rongeur, non celui de la tombe, mais celui de la conscience, hantise de la vie et de l'oeuvre de Valéry (strophe 19-20), angoisse intellectuelle qui nous ramène toujours à l'unité de son oeuvre, " le vrai rongeur, le ver irréfutable — il vit de " vie et ne me quitte pas ", ce ver qui est la conscience qui voit, veut, songe et touche, vit en nous et de nous et conditionne la vie travail interne auquel on ne peut échapper, lucidité désespérante. Sa hantise devient ici son propr châtiment, son supplice **raffiné** à la chinoise, fatigue de l'esprit, fatigue de la chair conclut l'Ecclésiaste. Cette strophe est **primordiale** dans l'oeuvre de Valéry.

On ne le dit pas assez.

Pour certains le Cimetière marin est une magnifique construction de l'esprit, mais avec un **vide** immense, celui de la foi. Peut être, mais Valéry plus indifférent que sceptique s'interdisait **tout** métaphysique. N'y a-t-il pas là, tout un pathétique, spécifiquement valéryen de désolation muette grandeur et limites d un grand poète !...

Ce poème renferme des images qui ont la beauté de celles de l'Ecclésiaste, ce poème du désenchantement, oeuvre sans rides où l'homme soupèse sa propre cendre, se résume et voit avec angoisse que nos vies se brisent " contre l'angle obs- " cur des tombes ", vers l'inconnaissable. Mais c'est à l'Ecclésiaste livre ouvert depuis tant de siècles que nous devons le plus bel épigraphe de Bossuet et aussi le plus beau vers de Mallarmé : " la chair est triste hélas et j'ai lu tous les livres " (" d'autres livres ne les accepte pas, car la chair se fatigue à vouloir tous les lire ") cédons enfin à la tentation, pour clore ce châpitre, de citer Valéry donnant dans son " **Faust** ", une image en raccourci de la brièveté de la vie.

" Supposez que vivre se représente par une sorte de mou- "vement qui aille d'un lieu et d'un jour ou l'on nait au lieu et " au jour ou l'on meurt. Le soleil d'une vie se lève en un point " de l'horizon se dégage des brumes et des formes tendres de " l'enfance. Le grand jour des sensations, des désirs de la " connaissance, des affections et des pensées se lève... La lu- " mière se précise et **durcit.** L'astre des forces et des certitu- " des atteint le plus haut de sa course puis décline et dispa- " rait. L'homme est donc une sorte d'éphémère qui ne revit " jamais ce jour unique qui est toute sa vie. Le soleil de sa " présence ne luit jamais deux fois et n'éclaire que des specta- " cles sans pareils entre la nouveauté de sa naissance et la " nouveauté de sa mort "... Tragédie et précarité de la vie.

Tragédie de la vie : Comme l'a dit Henri Bataille, on ne réfléchit pas assez à ce truisme : " le drame du temps est au fond le drame de toute vie " (" Notre image ").

Précarité de la vie : Ecoutons André Gide : " Une pas " assez constante pensée de la mort ne donne pas assez de " prix au plus petit instant de la vie. Chaque instant de notre " vie est essentiellement irremplaçable, sache parfois t'y " concentrer uniquement et ne comprends-tu pas que chaque

' instant ne prendrait pas cet éclat admirable, sinon **détaché** ' pour ainsi dire sur le fond très obscur de la mort ".

Précarité de la vie ... " Epuiser le possible ", et laissons Paul Valéry plaquer l'accord : " la vie est ce qui meurt... " quel joyau de la vie, quel moment de diamant vaudra jamais " la douleur que peut causer sa perte ".

III. — LE NARCISSISME VALERYEN : NARCISSE

Un poème, un thème spécifiquement valéryen, c'est celui de « **Narcisse** ». Ce poème assure le lien des oeuvres de jeunesse avec « **Charmes** » où le thème est encore repris. Mallarmé en avait goûté le « **ton rare** ».

Narcisse devant son miroir d'eau sans rides analyse avec volupté le problème de la solitude morale, de l'égocentrisme fatal dont on ne peut se retirer, « même par l'amour », le problème de l'amour de soi-même dont on ne peut sortir.

Narcisse, « tourmenté de se voir », se perd dans sa fausse extase, il recherche une réalité qui n'est pas en lui, il **voit** son image, mais ne peut la saisir, la bien **connaitre.** C'est le symbole de l'homme en face de la conscience qu'il ne peut fuir, le problème de l'Etre et du paraître, de l'Etre insaisissable et du paraître illusoire, du corps et âme, de l'étonnement d'exister, l'opposition du moi (intellect.) et du non-moi (corps) complexe psychanalytique du double, de l'ombre, du frère intérieur de la nuit de décembre, de Musset, opposition de l'être se pensant tel qu'il se voit en lui-même et tel qu'il se voit extérieurement.

Narcisse, c'est un mythe éternel omniprésent, Narcisse, c'est **l'un** contraire de **tout,** c'est l'amour de la solitude, Narcisse est en chacun de nous et dans tout ce que nous aimons... Réfléchissons : la coquetterie de la femme, le soin de sa beauté, les fards, poudre et bâton de rouge agressif, la houpette à poudre qui s'ebouriffe, rose dans son boitier d'or, c'est du narcissisme obsédant, artificieux...

L'égocentrisme de d'Annunzio, la névrose hyperesthésiée de Chopin (équivalence cérébrale de sa phtisie), le subjectivisme, l'impressionnisme mobile, la séduction de Loti, l'ennui **fastueux** de Chateaubriand... tout cela c'est du narcissisme...

Tuer Narcisse en nous, c'est nous suicider...

Mais Narcisse, c'est encore plus **subtilement** le problème de l'existence des « **autres** », de la " pluralité du singulier ", de la coexistence contradictoire de durées indépendantes entre elles, méditation de l'étrangeté de l'existence, le fait personnel étant substantiel au fait de l'univers. En effet, la vie est indivisée dit Bergson, mais la fusée de l'élan vital explose en éventail et en fragments individuels, la fragmentation en individus tenant à la force explosive que la vie porte en elle.

Ce serait pour certains encore le mythe freudien du narcissisme androgyne, l'instinct sexuel fixant son objet sur lui-même. Se mirer écrit, Valéry « c'est affronter l'être et sa fonction ». " Je me voyais me voir ", dira la jeune Parque. Narcisse se contemple et se disjoint et se **voit** se **voir,** mais quel mur de cristal sépare l'**Etre** du **connaître** !...

Que de réfringences !... mais la jouissance de tout lecteur valéryen est dans la multiplicité des interprétations (la profondeur est toujours complexe). Et il y a aussi dans ce poème toute la musicalité des inflexions raciniennes, les flûtes d'Ariane blessé et laissée et la beauté plastique d'un antique grec.

Tout serait à citer. Il y a là, un coucher de soleil empourpré dans l'exquis symbolisme valéryen où le jour meurt comme une amante « rose d'amour, encore un peu brûlante et lasse, mais comblée » ... Le jour s'achève et " **s'éteint** " " en un songe ", en qui le soir se change, après un crépuscule d'améthyste " **incertaine** " et la nuit brouille tout avec ses " bleus-noirs ", vient rompre l'enchantement du double, le séparant de son image, " comme le fer coupe en deux le fruit " ...

La nuit tombe avec toutes les modulations de la flûte bleue du clair de lune " égouttant " ses notes de cristal (bleuté des **u**, en " **diversité** " exquise, " une tendre lueur d'heure ambigüe existe ", avec " **élévation** " de lune dont la clarté **ondule** avec les délices de la rosée lunaire aux irisations de perle... lorsque l'ombre écoute... lorsque la nuit rêve dans... l'obscurité limpide du rayonnement bleu. Il s'argente alors le miroir au bois dormant où s'effeuillent de " funérales roses ", et la lune pâle et brillante à la fois, frotte d'argent vif les feuilles vernissées des myrtes " allongés " ...

Je ne connais pas d'incantation lunaire plus allusive, ni

plus subtil emploi des cendres bleues. Mais il faudrait écrire cela avec des mots neufs, une plume de l'oiseau-chimère...

Paradoxe. — Et Valéry, cet anti-romantique porte surtout ici la poésie à un degré encore plus fort que le degré romantique puisque ce mythe de Narcisse, c'est le poète, n'ayant d'autre objet que lui-même (toujours, la connaissance de soi, le leit, motif valéryen, l'unité de son oeuvre). Valéry se suffit à lui-même, plus que tout autre poète. Sa particularité est totale... Et suprême malice du sort n'est-il pas de Lamartine (la Vigne et la Maison) ce vers : " mais glace le baiser aux lèvres du désir "... vers que Valéry aurait pu trouver pour Narcisse devant son miroir...

IV. — LE NIHILISME VALERYEN : Ebauche d'un Serpent.

Poème théologique, dramatique et burlesque, chef-d'oeuvre de prosodie et de phonétique, a dit Lefèvre, ce monologue du Serpent symbolise les séductions de l'esprit du mal.

Nous ne commenterons pas ce long poème car Valéry a autant de commentaires que de commentateurs, ce qui est l'apanage d'oeuvres d'une clarté **trop** éblouissante.

Citons quatre strophes, joyaux de ce **coffret** aux merveilles — la vie n'est que choix...

1. — L'erreur de la création par Dieu éternel et absolu créant la **causalité, l'espace,** le **temps** et le **nombre** créant son **non-moi,** donc **l'imperfection :**

" Comme las de son pur spectacle — Dieu lui-même a " rompu l'obstacle — De sa parfaite éternité — Il se fit celui " qui dissipe — En conséquences son Principe — En étoiles " son Unité " le commentaire devient stupeur de ravissement pour atteindre l'extase admirative sans réserve. Dons d'un poète qui les a plus rares dons : intellectualité, plasticité, musicalité.

2. — Cette strophe apostrophe au Soleil, le soleil — mensonge, auxiliaire du mal car il crée fallacieusement le zaïmph, le voile de Maya, l'illusion chatoyante et masque ainsi le défaut primordial de la création du fait qu'elle fut **créée** et pis encore **mortelle...**

" Soleil, soleil, faute éclatante — Toi, qui masques la " mort, Soleil — Sous l'azur et l'or d'une tente — Où les " fleurs tiennent leur conseil — Par d'impénétrables délices— " Toi, le plus fier de mes complices — Et de mes pièges le " plus haut — Tu gardes les coeurs de connaitre que l'univers " n'est qu'un défaut — dans la pureté du Non-Etre ".

Cette strophe mérite de traverser les âges.

3. — Après le Soleil — Satan tentateur choisit comme deuxième auxiliaire Eve. Voici Eve, " après la faute " le conseil de perdition :

" N'écoute l'Etre vieil et pur, qui maudit la morsure brève! " — que si ta bouche fait un rêve — Cette soif qui songe " à la sève — Ce délice à demi-futur — C'est l'éternité fon- " dante Eve ! "

Ici est magnifiquement traduite l'ivresse de l'instant, l'ivresse de ce qui n'est pas éternel de ce que jamais on ne verra deux fois. La morsure **brève** de la bouche dans le fruit fondant l'éternité qui fond dans le Néant pour laisser sur son passage, " la trace aigue d'un moment ", instants fulgurants qui donnent son seul prix à la vie car la continuité et la régularité du plaisir détruisent le plaisir, devenant insipide par sa durée (éclairs des instants de plaisir, disait Musset) et c'est là, toute la poésie de l'or des minutes et de l'instant éternel.

Cette philosophie de l'instant exprimée par André Gide dans ces coups d'archet : " Oh ! si tu savais, terre excessive- " ment vieille et si jeune, le goût délicieux qu'a la vie si " brève de l'homme, si tu savais éternelle idée de l'apparence " ce que la proche attente de la mort, donne de valeur à " l'instant...

Ou encore cette phrase bémolisée d'Henri de Régnier : " Tout s'écoule, tout s'effeuille, mais ce caractère périssable " rend la vie si touchante, minutes qui empruntent leur incom- " parable prix non à l'**Eternel** mais à l'Ephémère, divines non " parce qu'elles participent de l'Absolu, mais parce quil y a " d'unique, **d'irrévocable** dans leur relativité, dans leur splen- " deur d'un moment ".

Nous avons cité ces deux phrases pour mieux faire ressortir l'irressemblable densité de Valéry, dans sa strophe aux " vers dorés ".

4(e) — Puis reparait Valéry mystique du Moi, mystique de son Moi, commentant le péché de l'esprit péché d'orgueil, péché initial...

" Qui que tu sois — ne suis-je point — cette complaisance " qui point — Dans ton âme lorsqu'elle s'aime ? — je suis au " fond de sa faveur — Cette inimitable saveur — que tu ne " trouves qu'en toi-même... "

Poète du problème de la connaissance de Soi...

Mais nous n'avons pas vidé cette cassette des trésors de Golconde et négligeons encore tant de richesses incluses dans le texte...

Satan a peut être raison, si l'infini est en nous comme il est hors de nous, notre vie est pour ceux qui savent la goûter " miracle étourdissant " dit Gide et dans son " **infini quotidien** "...

Frissons quotidiens dont la somme est le monde
Infini de la vie éphémère et profonde
Que ne contiendrait pas toute une éternité...

(Fernand Gregh)

CONCLUSIONS

Valéry poète rénovateur. Valéry poète des " musiques inentendues ", martelant l'idée jusqu'à en faire un " acier bruni et veiné d'or ". Valéry qui a défini l'art, " ce qui désespère "... Valéry esprit universel auquel aucun domaine ne fut étranger, Valéry promenant sa curiosité intellectuelle si rigoureuse des mathématiques les plus abruptes, à la chimie des désintégrations atomiques et de l'unité de la matière, de la physique du relativisme einsteinien aux sciences biologiques les plus expérimentales jusqu'à la médecine cet art-science au domaine illimité où tout converge, où tout ramène, Valéry restera pour les temps à venir un maître à penser et... " une puissance de charmes ".

Vu : Le président du jury de thèse :

SENDRAIL

Vu et permis d'imprimer :

Toulouse, le 30 novembre 1946.

Le Recteur, Président du Conseil de l'Université :

DOTTIN

Vu : Le Doyen :

CALVET